

Claude Zilberberg

Tris et melanges dans la Quatrième Parabole

*Sans doute le bonheur est expansif, il a besoin d'expansion. Mais il a aussi besoin d'une concentration, d'une intimité.*

G. Bachelard

Dans les limites définies, il ne saurait être question d'envisager la totalité du texte de l'*Aurora Consurgens*. Un tel choix n'aboutirait, de notre point de vue, qu'à des propositions convenues dépourvues d'intérêt. Par voie de conséquence, nous avons choisi la *Quatrième parabole: de la foi philosophique qui consiste dans le nombre trois*. Nous l'avons choisie pour des raisons d'opportunité: il nous a paru, au fil d'une lecture courante, qu'elle abordait des problématiques pour le traitement desquelles la sémiotique dispose d'un certain nombre d'instruments conceptuels. Après avoir évoqué la question de la segmentation, nous observerons, en premier lieu, que le texte procède à une mise en place des actants qui n'étonne pas le sémioticien Il aborde immédiatement après une problématique prometteuse: il s'agit de ce que la regrettée Fr. Bastide a dénommé le "traitement de la matière".<sup>1</sup> Sa réflexion s'inscrivait dans la pratique analytique qu'A.J. Greimas avait ouverte dans le texte intitulé "La soupe au pistou".<sup>2</sup> Mais, pour le domaine français, c'est incontestablement aux travaux de G. Bachelard, aussi bien dans ses ouvrages d'épistémologie - nous avons en vue *La formation de l'esprit scientifique* - que dans ceux consacrés à l'"imagination matérielle" qu'un champ d'investigation, jugé mineur, a été promu comme à connaître et à apprécier. Bien entendu, la moralisation est immanente à cette parabole comme aux autres. Donc trois directions de recherches: d'abord l'*actantialis*ation, puis ce que nous appellerons, faute de mieux la *substantialisation*, enfin la *moralisation*. Enfin nous nous efforcerons de surprendre le paradigme des opérations spéculatives que le texte met en oeuvre et de rassembler, au moyen d'un schéma narratif, les relations syntagmatiques que le texte enchaîne.

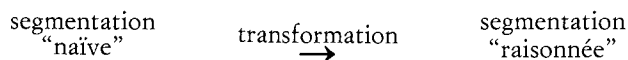
C'est donc en raison d'une relative familiarisation que nous avons retenu la "quatrième parabole": des hypothèses existent, et de deux choses l'une: ou bien elles seront confirmées, ou bien de nouvelles prendront leur relève. Qui s'en plaindrait?

<sup>1</sup> Fr. Bastide, "Le traitement de la matière (opérations élémentaires)", *Actes sémiotiques*, IX, 89.1987, 27 pages.

<sup>2</sup> A.J. Greimas, "La soupe au pistou ou la construction d'un objet de valeur", in *Du sens II*, Paris, Les Éditions du Seuil, 1983, pp. 157-169.

### 1. La segmentation

Les questions relatives à la segmentation sont encore mal maîtrisées. En premier lieu, les opérations de segmentation sont le plan de l'expression d'une méthode qui a pour plan du contenu la division et l'analyse. Mettre en oeuvre les premières sans adhérer, sans "croire" à la vertu heuristique des secondes n'a pas grand sens. Mais supposé ce point résolu, une autre difficulté prend corps. Sans doute un texte offre-t-il certaines pistes, certains repères, conformes le plus souvent au genre dont relève le texte, mais la lecture sémiotique étant elle-même une *faire*, ce *faire* ne saurait échapper aux contraintes par lesquelles elle l'a caractérisé. C'est-à-dire que le faire est une activité transformationnelle d'un *Etat I* en un *Etat II*. Sous ce rappel, la lecture courante enregistre naïvement la présence de certains indicateurs, mais à l'issue du traitement sémiotique, il est probable qu'une segmentation cette fois *raisonnée* viendra se substituer à la première. La quatrième parabole apparaît dans ce cas:



La littérature alchimique ne fait pas mystère de sa fascination pour les nombres: tension entre nombres pairs et nombres impairs: comment passer de deux à trois, puis de trois à quatre;<sup>3</sup> tension les nombres impairs valorisés: 3, 7 et 9 et ceux qui ne le sont pas: 5; tension entre les nombres impairs valorisés eux-mêmes: "concurrence" entre 3 et 7, qui se vérifie à la simple lecture de la quatrième parabole. La segmentation "naïve" fait ainsi appel au contraste numérique 3/7 qui est en rapport avec l'attachement de la pensée alchimique à l'imparité. Le texte se distribue lui-même en deux plages inégales: la première est dominée par la problématique de la synthèse trinitaire: "*ces trois sont un seul*"; la seconde, bien plus étendue, par le "*don aux sept formes*", le chiffre sept étant pour mainte culture le chiffre absolu, le chiffre parfait. Cette organisation est motivée, et même bien motivée, puisqu'elle concentre et différencie, puisqu'elle vient à bout tour à tour de la division et de l'indivision, mais nous montrerons que le texte obéit également à une autre logique, qui n'est pas intrinsèquement supérieure à la première, mais qui est reconnaissable dans d'autres textes littéraires, ainsi que dans des modes de manifestation non-littéraires.

Le nombre est le formant commode, l'exposant d'une constante de la réflexion: pas de savoir sans division, sans différenciation, mais aussitôt

<sup>3</sup> Cf. ce que Jung appelle l'"axiome central de l'alchimie" formulé par Marie la prophétesse: "*L'un devient deux, deux devient trois et du troisième naît l'un comme quatrième*" (in C.G.Jung, *Psychologie et alchimie*, Paris, Buchet/Chastel, 1970, p. 32).

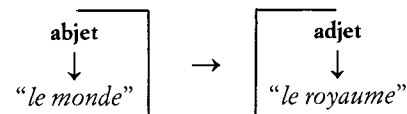
l'introduction du discontinu fait naître l'interrogation: comment relier ce qui vient d'être discrétisé? Une des caractéristiques de la pensée alchimique consiste apparemment dans le fait d'avoir conçu les relations entre les nombres et les relations de parenté selon le sang comme des modèles, des opérateurs conceptuels substituables l'un à l'autre.

### 2. L'actantialisation

La quatrième parabole débute par la phrase: "*Celui qui aura fait la volonté de mon Père et rejeté ce monde dans le monde, je lui donnerai un siège avec moi sur le trône de mon royaume, sur le trône de David et sur les sièges des tribus d'Israël.*" Sur le plan énonciatif, elle met en présence, avec le syntagme "*mon Père*", le fils de Dieu comme énonciateur et un énonciataire virtuel, "*Celui qui...*" non individué, place vide conditionnée par le destinataire. Au plan énonciatif, nous reconnaissons, bien entendu en position inchoative, la séquence contractuelle attendue qui est une proposition d'*échange* qui vaut certes comme amorce du parcours, "anabase", mise en mouvement, mais également comme explicitation de l'organisation axiologique, valuative, immanente à l'univers de discours exprimé.

#### 2.1. Teneur de l'espace valuatif

Toutefois, les opérations transvaluatives, c'est-à-dire significatives, semblent soumises à un préalable syntaxique, à savoir la constitution d'un objet de visée, que nous dénommons par commodité un *adjet*, et corrélativement d'un objet de refus, que, pour la même raison, nous dénommons un *abjet*. Les premières lignes du texte posent en effet:



Le texte insiste sur le fait que ce qui est d'abord posé est moins un *quelque chose*, voire une pluralité quelconque, mais une *exclusive*, une éjection, une projection dans la terminologie de la métapsychologie freudienne. Il est impérieux de "*rejeter le monde dans le monde*", donc de le boucler, de le forclure. Nous sommes comme en présence du coup de semonce de l'arbitrarité, du geste inaugural, du "big bang" propre à tout micro-univers, qui introduit dans une continuité impensable un pivot, une césure élémentaire qui donne, en deçà de cet arrêt, de cette frontière, carrière à la relativité, à la réciprocité. En chacune des nappes ainsi délimitées, la circulation des valeurs devient possible.

Epistémologiquement parlant, la valeur est un opérateur qui, à partir

de la dissimilation indiquée, établit une *communication* entre deux (ou plus de deux) sous-espaces inhérents à une partition. En effet, une partition dégage deux systèmes de *co-valeurs* que nous symboliserons naïvement, respectivement  $v^1, v^2, v^3$ , etc., et  $v^{*1}, v^{*2}, v^{*3}$ , etc., dès lors pour un sujet, individuel ou collectif, outre l'organisation propre à chaque système, la question se pose de savoir comment il convient de formuler les conditions de l'échange entre  $v'$  et  $v$ , c'est-à-dire que si  $v'$  est choisi comme *valeur-base*, quelle est sa *contre-valeur* en  $v$ , bref de préciser le comment? et le pourquoi? des opérations de *transvaluation*<sup>4</sup> qui adviennent.

La transaction proposée par l'énonciataire est complexe. Elle se développe sur deux dimensions: une dimension *pragmatique* et une dimension *cognitive*.

## 2.2. La dimension pragmatique

Sur la dimension pragmatique, l'énonciataire convoque d'entrée la modalisation volitive et met en avant un objet modal: "*la volonté de mon Père*". En raison de sa place liminaire dans la chaîne, nous désignons cet objet modal comme la valeur-base laquelle entre en relation avec les contre-valeurs: "*un siège avec moi sur le trône de mon royaume, sur le trône de David et sur les sièges des tribus d'Israël*". Deux remarques, plutôt deux constatations peuvent être faites:

i) si la condition de toute analyse est une présomption d'*homogénéité*, comment se présente-t-elle entre la valeur-base  $v'$  ["*la volonté de mon Père*"] et la contre-valeur  $v$  ["*un siège avec moi sur le trône de mon royaume, sur le trône de David et sur les sièges des tribus d'Israël*"]? Il est raisonnable de penser que la circulation des valeurs entre acteurs relève ici d'une narrativité sereine eu égard à la narrativité proppienne, conflictuelle, violente que nous connaissons. Chaque acteur est, si l'expression est permise, demandeur de son manque, de son désir, et offreur de son excédent, de son non-désir: dans ce cas, "*Dieu*" est demandeur, sur la dimension volitive, de la réalisation de sa volonté, et offreur sur la dimension potestive, la dimension du pouvoir; le sujet simplement somme de la transaction est demandeur de pouvoir et offreur, somme toute, d'effectivité. Mais les objets échangés doivent être d'abord échangeables, c'est-à-dire commensurables, ou co-pensables, à un titre ou à un autre. Il nous semble que ces objets sont des *variétés* (Hjelmslev) de la *factivité*: Dieu, dans la sphère qui est la sienne, vise l'authentification de son faire-faire, de même que le sujet se voit offrir de participer à l'exercice du pouvoir. Enfin, il n'est pas déraisonnable de penser que la facti-

<sup>4</sup> Bien entendu, nous pourrions solliciter les concepts de *code* et de *transcodage* mis en oeuvre par Lévi-Strauss, le concept de *transposition* mis en avant par Greimas dans la préface de *Du sens I*, mais le terme de *transvaluation* indique d'emblée que ce sont des valeurs qui circulent soit, si l'on ose dire, en le sujet lui-même, soit entre sujets.

tivité ressortit au niveau figuratif, et qu'elle a pour correspondant au niveau figural la *transitivité* dont Hjelmslev faisait, dans *Les principes de Grammaire générale, le fond du langage*. L'homogénéité s'établit dans les termes suivants:

si:                    figurativité                    = figurativité réalisable + condition de réalisation  
alors:                factivité figurative = transitivité + classème "humain"

ii) Les objets de valeur mis en avant dans l'échange proposé<sup>5</sup> offrent une seconde propriété remarquable sous le rapport de la *divisibilité*: la "*volonté de mon Père*" en  $v'$  s'oppose à  $v$ " comme indivisible vs divisible. En effet, les objets de valeur en  $v$ ", à savoir "*un siège avec moi sur le trône de mon royaume, sur le trône de David et sur les sièges des tribus d'Israël*", sont deux fois divisibles: comme distincts et comme multiples pour la dernière occurrence.

En l'absence d'une typologie proprement sémiotique des objets, ces caractéristiques restent difficiles à apprécier, mais comment penser l'échange sans quelque chiasme, sans le tête-à-tête d'une double ambivalence: Dieu est projeté dans le champ valuatif comme une indivision en mal de manifestante, et probablement de la manifestante par excellence, à savoir la manifestante *volitive*, puisque ce qui est voulu, c'est justement une passation du vouloir entre actants: *Celui qui aura fait la volonté de mon Père...*; pour sa part, le sujet non-divin est du côté de la divisibilité et de la manifestation. Entre ces deux instances, le *Fils* est une figure de médiation: par son être, il participe de la manifestée, le *Père*, mais également de la manifestante, puisque son être est *partitif*: "*je lui donnerai un siège avec moi sur le trône de mon royaume*", et *analogique* par convocation de la figure thématique du *trône*; par son faire, qui est ici un *faire-savoir*, lequel fait connaître l'intentionnalité du *Père*. Entre une manifestée indivisible, le *Père*, et des manifestantes divisées, séparées, éparses, bref des signifiants, le *Fils* vient établir une *communication* et il est compréhensible que ce soit lui qui prenne la parole.

## 2.3. La dimension cognitive

Sur la dimension cognitive, la même ambivalence, la même tension entre non-médiation et médiation, indivision et division, entre la transitivité de la division et l'intransitivité de l'indivision se produit.

Ce qui est à connaître est par vocation aporétique. *Dieu* va être tour à tour affirmé comme *participatif* et comme *exclusif*, ou si nous adoptons la terminologie proposée par Hjelmslev dans *La catégorie des cas*, comme extensif puis comme intensif. Sa "participativité" est même double:

<sup>5</sup> Nous laissons de côté le fait que le *négatif* de l'échange soit le chantage: "*Celui qui n'aurait pas fait ma volonté, déchaînerait mon courroux, et alors...*"

Dieu est effusion, donation, distribution équanime puisqu'il "donne abondamment et sans reproche à tous les peuples en vérité", et il est partie prenante d'une trinité qui est sous le régime de l'extensivité,<sup>6</sup> c'est-à-dire que les cases qui constituent la dimension, au lieu de respecter leurs limites, s'en échappent: "et l'Esprit-Saint qui procède de l'un et de l'autre, égal au Père et au Fils en divinité". La dimension de la "divinité" s'étend certes du Père au Fils, mais encore du Père à l'Esprit-Saint et derechef du Fils à l'Esprit-Saint. La médiation qu'introduit l'extensivité revient ici à Dieu, mais aussitôt après le texte procède à un revirement: en effet, l'éternité est par elle-même indivisible et non partagée: "Car dans le Père demeure l'éternité"; curieusement, le Fils semble privé du rôle de médiateur qui lui avait été confié précédemment et c'est à l'Esprit-Saint qu'est attribuée cette fonction: "dans l'Esprit-Saint demeure le lien de l'éternité et de l'égalité". De figure extensive, nous aimerions dire phatique, Dieu est devenu une figure intensive, tandis que l'Esprit-Saint, d'abord figure intensive, est changé en médiateur.

Avant d'aller plus loin, nous aimerions ramasser ce chiasme qui joue sur les constituants de la structure:

	dimension pragmatique		dimension cognitive	
fonctions	don		connexion	
fonctifs	donateur	donataire	connecté	connecteur
	<i>Dieu-le Fils</i>	<i>l'Esprit-Saint</i>	<i>Dieu-le Fils</i>	<i>l'Esprit-Saint</i>
formalité	extensivité	intensivité	intensivité	extensivité

Cette tension entre identité exclusive, ou intensive, et identité participative, ou extensive, appelle une interprétation sémantique. Si l'on admet - demande qui n'est guère exorbitante - que l'intensivité est *disjonctive* et l'extensivité *conjonctive*, le réseau indiqué n'est pas sans rappeler l'approche du mythe d'Œdipe par Cl. Lévi-Strauss,<sup>7</sup> laquelle a pour pivot la recherche, l'ajustement d'une "bonne distance" (Coquet). Sous cette condition, l'intensivité *concentre*, isole, éloigne pour autant que l'extensivité *étend*, identifie, rapproche. En paraphrasant, sinon en plagiant Lévi-Strauss, nous sommes amené à souligner que, sous le rap-

<sup>6</sup> "La case qui est choisie comme intensive a une tendance à concentrer la signification, alors que les cases choisies comme extensives ont une tendance à répandre la signification sur les autres cases de façon à envahir l'ensemble du domaine sémantique occupé par la zone", in L. Hjelmslev, Munich, W. Fink Verlag, 1972, pp. 112-113.

<sup>7</sup> Cl. Lévi-Strauss, "La structure des mythes", in *Anthropologie structurale I*, Paris, Plon, 1964.

port du don, Dieu est trop bon, trop proche et menacé quasiment de "capture", dans la terminologie catastrophiste, par le donataire, tant et si bien que cet *excès de proximité*, faute de pouvoir être résolu sous le rapport du don, doit être compensé sous un autre rapport, celui de la connexion, de la "connexité" (V. Brøndal): Dieu, *en manque de distance*, est signifié comme gardien de l'éternité, "Car dans le Père demeure l'éternité", et ainsi recouvre une distance qui, derechef, appelle un médiateur qui soit à la fois distinct de lui et pourtant homogène, l'"Esprit-Saint égal au Père et au fils en divinité".

Si l'on tente, une fois de plus, de confronter la pensée dite rationnelle et la pensée dite mythique, cette comparaison doit porter sur les directions qu'elles se donnent et les choix qu'elles assument: la pensée rationnelle semble faire choix de l'univocité et verrouille cette univocité, notamment par l'usage à outrance du principe de non-contradiction, tandis que la pensée mythique s'en moque, se plaisant à renverser à l'en-  
vi les attributions, les rôles, les compétences des uns et des autres, à confondre les uns et les autres. Mais c'est peut-être mal poser le problème: la pensée rationnelle, minutieuse, précise, confinée, privilégie la "compréhension", laquelle ne peut être atteinte que dans des limites étroites, tandis que la pensée mythique pratique l'inverse: elle favorise l'"extension" et par conséquent juge les limites insupportables. Ainsi l'univocité, le raisonnable sont comme achetés aux dépens de l'extension par la pensée rationnelle, tandis que la pensée mythique, pour parcourir les vastes étendues et filer les longues durées qu'elle affectionne, affirme comme un droit à la plurivocité: "ces trois sont un seul". Tout se passe comme si la pensée rationnelle ne voulait connaître que le *parce que* et la pensée mythique que le *pourtant*<sup>8</sup> ou le *quoique*. La pensée rationnelle ordonne, donne à comprendre le monde parce qu'elle le compartimente tandis que la pensée mythique le confond parce qu'elle le totalise. Ainsi elle n'éprouve aucun trouble à signifier *Dieu* comme acteur expansif, figure extensive sur la dimension du don, puis comme acteur concentrant, figure intensive sur la dimension cognitive. De même, *Dieu* peut apparaître comme un fonctif en *-eur* sur la dimension du don, puis comme un fonctif en *-aire* sur la dimension du temps.

#### 2.4. La modulation

Cette structure trinitaire de communication, ou ce qui revient au même: de signification, est valorisée: "car toute la perfection consiste dans le nombre trois", et sert de matrice prédicative à l'énonciateur qui va l'appliquer à différents domaines de signification. Ici s'introduit l'univers du "comme", de l'analogie, mais la démarche analogique est suscep-

<sup>8</sup> Le Petit Robert en donne la définition suivante: *Adverbe marquant l'opposition entre deux choses liées, deux aspects contradictoires d'une même chose.*

tible d'interprétations différentes: en premier lieu, il semble qu'il suffirait de déclarer que les relations soupçonnées dans divers domaines classématiques bien définis, bien clivés, sont susceptibles du même ordonnancement, respectivement les relations intersubjectives ("Dieu, le Fils et l'Esprit-Saint"), les relations intrasubjectives ("le corps, l'esprit et l'âme"), les relations interconceptuelles cognitives ("la mesure, le nombre et le poids") et enfin les relations interconceptuelles éthiques ("la sagesse, la vérité, la bonté"). Mais cette interprétation est fâcheusement tautologique et guère heuristique.

Nous ferons appel au protocole hypothétique ordinaire en sémiotique: un parcours recouvre une transformation et une transformation advient parce que, sous quelque rapport, elle est jugée bénéfique, qu'elle aboutisse à la disjonction d'avec un objet et/ou à la conjonction avec un adjectif. Si, pour notre corpus, la situation finale, voulue, voit l'analogie prévaloir, la situation initiale doit, elle, valoir comme contraire. Qu'est-ce à dire sinon que l'analogie introduit entre des grandeurs de contenu une loi, une dépendance, une nécessité, ... de sorte que la situation initiale doit être telle que chaque grandeur de contenu se présente comme non-dépendante, contingente, non-relative, seulement tributaire des coordonnées spatio-temporelles de son apparaître. L'analogie affirme l'existence d'une règle de pensée à la fois immanente et transcendante; elle est exercice, c'est-à-dire en résonance avec l'étymologie du vocable, "mise en mouvement"; elle est, surtout peut-être, libératrice puisqu'elle légalise les échanges entre le même et l'autre, entendus ici non seulement comme termes, mais également comme fonctions. En suivant Cassirer, nous dirons que le texte refuse la scission, relative sans doute mais néanmoins effective, entre partie et tout: «Mais la conception mythique n'admet au fond aucune de ces définitions: à ce niveau règne encore une véritable absence de différences, une "indifférence" intellectuelle et réelle entre le tout et les parties. Le tout n'a pas de parties, et ne se fragmente pas: la partie est ici immédiatement le tout, agit et fonctionne comme tel. (...) La partie est encore, dans le langage du mythe, la même chose que le tout, parce qu'elle est un vecteur réel de l'effet, parce que tout ce qu'elle subit ou ce qu'elle fait, ce qui lui advient de manière passive ou active, est en même temps une passion ou une action du tout»<sup>9</sup>.

### 3. La substantialisation

La matrice trinitaire, après avoir été exploitée pour interdéfinir les êtres de la noologie, va être requise pour effectuer le même travail d'identification entre les éléments cosmologiques: "Au Saint-Esprit est

<sup>9</sup> E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, *La pensée mythique*, Paris, Les Editions de Minuit, 1972, p. 55.

*attribuée la bonté, lui par qui les choses terrestres deviennent célestes et cela d'une triple façon: en baptisant par l'eau, le sang et les flammes.*"

### 3.1. Tension définitionnelle

Les éléments sont l'objet d'une élaboration assez particulière. Puisqu'il est question du devenir, il convient d'envisager la relation entre l'être et le devenir, entre la permanence et le changement. A cet égard, nous faisons l'hypothèse que, pour la quatrième parabole, l'être commande le devenir. Le texte est dominé, dirigé par une équation interne et explicite, telle que:

$$vie = humidité + chaleur$$

Ne lit-on pas: "L'âme elle-même est demeurée dans l'eau (qui lui est [aujourd'hui] semblable par la chaleur et l'humidité), en quoi consiste toute vie". Cette saisie équationnelle permet d'identifier les uns relativement aux autres l'"eau", le "sang" et le "feu". Nous avons indiqué plus haut que la scission entre tout et partie était tenue pour impertinente par la pensée mythique, et de fait l'"eau", le "sang" et le "feu" ne sont pas des composantes, des traits isolables, mais des "répliques" de la "vie", de la complexité duelle de la "vie". C'est dire que l'"eau" n'enclôt pas, ainsi que le stipule le dictionnaire - cette camisole -, la seule humidité: elle chiffre nécessairement la jonction de l'"eau", du "sang" et du "feu". Tout au plus pourrait-on dire que, dans le cas de l'"eau", le trait /humide/ est dominant et le trait /calorique/ récessif. Cette saisie équationnelle commande le devenir des éléments et les parcours sont, puisque le texte envisage tour à tour chacun des éléments de la triade, sous le signe de la catalyse: si l'un des éléments, donc une manifestante, est sommé et que la manifestée soit précisément la jonction des traits /humide/ et /calorique/, alors le parcours va porter à la manifestation le trait récessif. Ainsi si l'"eau" et le "sang", porteurs du trait /humide/, sont convoqués, avec valeurs de terme *ab quo*, leur parcours aura pour terme *ad quem* le "feu". Et réciproquement.

### 3.2. Régime des échanges

Avec la triade "eau" - "sang" - "feu", nous abordons à proprement parler la question du traitement de la matière et nous déclarons d'entrée qu'il constitue un langage si, comme l'indique Saussure dans le CLG: «Dans la langue, tout revient à des différences, mais tout revient aussi à des groupements».<sup>10</sup> C'est dire que les opérations de traitement de la matière ont pour principe d'intelligibilité les différences enregistrables entre deux

<sup>10</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1962, p. 177.

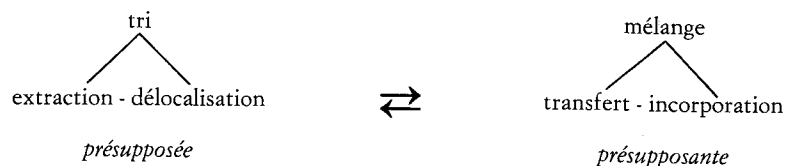
groupements. Ces opérations sont, somme toute, ce qu'elles peuvent être:

- i) relativement aux "substances" elles-mêmes, elles se présentent comme des *extractions* et des *incorporations*;
- ii) relativement aux espaces occupés, elles se présentent comme des *délocalisations* et des *transferts*;
- iii) relativement aux durées, elles se présentent comme instantanées ou différées, lentes ou diligentes.

Il est aisé de mettre en place un traitement canonique fondé sur les conventions suivantes:

- i) dans le couplage d'une extraction et d'une délocalisation, on aura reconnu l'opération élémentaire de "tri" reconnue par Greimas à travers la dénomination "décomposition" et par Fr. Bastide;
- ii) dans le couplage d'un transfert et d'une incorporation, on aura reconnu l'opération de "mélange", de "recomposition" pour Greimas.

Le traitement canonique se présente dès lors ainsi:



Ceci n'est qu'un schéma (Hjelmslev) qui laisse de côté bien des questions "pratiques": celle de l'agent opérateur, unique ou varié d'un bout à l'autre du processus, celle de la continuité entre délocalisation et transfert, celle des catalyseurs selon l'acception ordinaire du vocable, etc. En un mot, toutes les variables qui relèvent de la norme et de l'usage propres à une culture. Nous aimerions souligner plutôt le point suivant: en usant de la terminologie de Hjelmslev dans *La catégorie des cas* et en nous appuyant sur les recherches de Greimas et de Fr. Bastide, nous avons le sentiment d'être en présence du "système sublogique" du "traitement de la matière", c'est-à-dire d'un dispositif *catégoriel*, générant des valeurs sous les deux espèces de rapports que nous connaissons, à savoir les rapports paradigmatiques et les rapports syntagmatiques.

Les rapports paradigmatiques étant relatifs à l'extension des concepts, les écarts de sens sont tributaires des opérations de démarcation et de segmentation dont toute dimension sémantique est susceptible:

- i) écart entre démarcation, entendue comme saisie du *tout*, et segmentation, entendue comme saisie d'une partie de la chaîne (ou séquence);
- ii) écart entre les *séquences*, ici du tri (disjonctif) et du mélange (conjonctif);
- iii) écart entre les *segments* composant les séquences du tri et du mélange par mise en oeuvre d'accentuations et d'"atonisations", voire de "néan-

tisations". Par exemple, l'extraction apparaîtra accentuée, "absolue" si aucune délocalisation n'intervient, donc si l'extrait est anéanti.

- iv) relation des séquences et des segments à leurs limites: la frontière informant deux étendues est-elle une occlusion, un "cul-de-sac" ou un "couloir"?<sup>11</sup>

Nous disposons dès lors de cinq jeux d'écarteurs de valeurs:

- i) relation du parcours complet aux séquences, soit de la phase présupposée, et donc intransitive, aux phases présupposantes, et donc transitives;
- ii) relation des séquences entre elles: contiguïté, chevauchement ou solution de continuité;
- iii) relation d'une séquence à ses segments: direction forte ou modérée, appartenance stricte ou sécession;
- iv) relation des segments entre eux: connivence, compatibilité ou antagonisation, incompatibilité;
- v) relation du parcours complet à un ou plusieurs segments.

Les rapports syntagmatiques donnent lieu à deux *réalisables* majeurs définis par la permutation des deux séquences ordinatrices l'une par rapport à l'autre:

- i) le parcours commence par le tri et se termine par un mélange au niveau figuratif, au niveau figuratif la concentration précède l'expansion, selon:

$$\text{tri}_1 + \text{mélange}_2$$

selon le modèle de la *teinture* cher à Bachelard et que nous sollicitons plus loin.

- ii) ou bien l'inverse:

$$\text{mélange}_1 + \text{tri}_2$$

et le modèle le plus approchant est ici, selon toute probabilité, la *distillation* qui a tenu dans l'imaginaire alchimiste une place considérable.

En hommage à Saussure, la première combinaison serait l'équivalent d'un "chaînon explosif" [ $> I <$ ] enchaînant une fermeture et une ouverture; la seconde, un "chaînon implosif" [ $< I >$ ] enchaînant une ouverture et une fermeture.<sup>12</sup>

### 3.3. Circulation et parcours

Des trois membres de la triade, l'"eau" est le premier abordé. Il est aisé de reconnaître dans le passage le moment de la *compétence* et celui de la

<sup>11</sup> Du point de vue épistémologique *stricto sensu*, et sans entrer dans les détails nécessaires, nous tenons à souligner au passage les points suivants:

- i) pour le point de vue *immanent*, qui, sans être exclusif, doit être prioritaire, le seul fait indiscutable est l'*inégalité extensionnelle* des unités. Comme disait l'autre: "tout le reste est littérature";
- ii) la relation d'un niveau supérieur à un niveau inférieur établit la *direction* de celui-ci sur celui-là; nous sommes, ce faisant, aux prises avec la *modalisation*, ou plus exactement avec la saisie figurale de la modalisation;
- iii) les relations entre unités de même niveau concernent l'*aspectualisation*.

<sup>12</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1962, p. 79 & suiv.

performance. La compétence est affirmée plus qu'elle n'est détaillée. Comme l'on pouvait s'y attendre, toute extraction suppose quelque mélange antérieur. C'est le cas ici: "En vivifiant les âmes tu fécondes les eaux.", mais ce mélange, cette synergie semble moins la cause de la compétence indiquée: "Car l'eau est l'aliment de tout ce qui germe." que son effet. Quant à la performance, elle relève d'un faire opérateur double: "germer" et "laver" que l'on peut homogénéiser en considérant que

"germer" = faire sortir et  
"laver" = faire partir

Le parcours de l'"eau" peut être décrit dans les termes suivants:

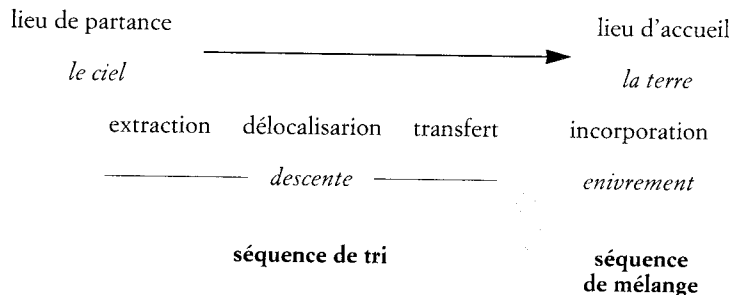
i) la phase de tri n'est pas manifestée comme telle, mais on peut considérer que la délocalisation, "l'eau descend du ciel", est doublement synchrétique: la "descente" est par son contenu sémique propre *délocalisante*, mais elle est, eu égard au tri lui-même, *extractive*, et, eu égard au mélange prochain, *transférentielle*.

manifestante	descente		
manifestée	extraction	délocalisation	transfert

On peut justifier ce syncrétisme puissant en soulignant que le lieu de partance étant le "ciel" et le lieu d'accueil, la "terre", il n'est pas interdit de supposer que le "ciel" est détenteur du trait /pureté/ dont la quête est la finalité ordinaire des opérations de tri.

ii) la phase de mélange est marquée deux fois: "tu fécondes les eaux" et "elle enivre la terre". On tiendra "vivifier", "féconder" et "enivrer" pour des variantes combinatoires, des "variétés" dans la terminologie glossématique.

Le parcours complet de l'"eau" se présente ainsi:



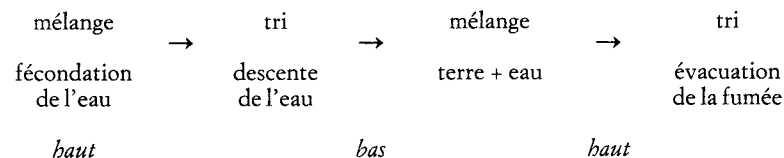
Le transfert descensionnel se révèle être également le transport d'une valeur modale: "la terre reçoit d'elle une force qui attaque tout métal."

Notre texte se situant sur une isotopie de la *communication*, une isotopie phatique, <sup>13</sup> l'"eau" est un sujet opérateur délégué du "Saint-Esprit": de même que ce dernier faisait "communiquer" les grandeurs noologiques, de même l'"eau" fait "communiquer" les grandeurs matérielles et il est conséquent que la "force" ici soit caractérisée par le pouvoir de pénétration selon une syntaxe qu'on aimerait dire minimale, inéludable: à "l'eau" non fécondée, non sanctifiée, le "métal" se ferme, demeure impénétrable et manifeste ainsi sa puissance de rejet, tandis qu'il s'avère, au contact de la "force", pénétrable, s'ouvre, cède au pouvoir de la "force".

Cette "force" est non seulement germinative mais également expulsive: "L'Esprit-Saint [lave] les souillures en chassant les fumées des âmes". La pensée mythique pratique volontiers la substitution et l'arrivée de l'un serait incomplète sans le départ de l'autre. Les "flammes" figurant dans le paradigme des sujets opérateurs, il convient de constituer le "feu" en dimension sémantique polarisée:



Les opérations de tri et de mélange apparaissent sous l'emprise *du tempo*: elles sont tantôt concentrées, fulgurantes, tantôt étendues, séquentielles, demandant *du temps*. Le cycle complet de l'"eau" se présente ainsi:



Ces transferts et ces transports demeurent délicats à interpréter et la sémiotique n'est pas suffisamment avancée pour déclarer avec certitude qu'elle ne modifie pas les contenus qu'elle appréhende du seul fait qu'elle les appréhende. Et singulièrement les opérations relatives à la jonction: il est loin d'être certain que les opérations de conjonction et de disjonction, qui font l'ordinaire de la description sémiotique, aient la même signification dans l'épistémé de laquelle la sémiotique, par la force des choses, participe – même si une certaine continuité introduit un tempérament – et dans l'épistémé propre au discours qu'elle a entrepris de décrire. Selon le dictionnaire immanent que chacun porte en soi, ce "trésor intérieur qui

<sup>13</sup> Pris littéralement, ce syntagme relève du pléonasm.

constitue la langue chez chaque individu" (Saussure), la conjonction paraît s'opposer à la disjonction, mais si tel univers de discours a pour clé l'inhérence (Hjelmslev), la consécution:

*conjonction - disjonction*

est sans doute susceptible d'une signification différente de celle que le cartésianisme ambiant lui réserve. Dans bien des univers de discours, la dépendance continue d'envelopper l'indépendance, l'expulsion prouve l'appartenance, l'*ex-* est la mesure de l'*in-*. Dans son beau livre, Cassirer observe finement: «Alors qu'au niveau de la pensée, de la métaphysique l'intellect doit s'efforcer d'apporter des "preuves" de la survie de l'âme après la mort, le rapport s'inverse dans le progrès naturel de l'histoire de l'esprit humain. Ce n'est pas l'immortalité mais la mortalité qu'il faut "prouver", c'est-à-dire connaître théoriquement, et qui doit être mise en lumière et assurée progressivement par des lignes de démarcation que la réflexion, elle seule, introduit dans le contenu de l'expérience immédiate».<sup>14</sup>

L'analogie appelle la redondance. L'énonciateur, après avoir fait sien le point de vue de la source, adopte par embrayage celui de la cible: "Envoie ton esprit, c'est-à-dire l'eau", et impose, moyennant l'équivalence:

"esprit" = "eau"

le parallélisme:

mélange	→	tri	→	mélange	→	tri
[à catalyser]		descente de l'esprit		terre + esprit		évacuation de la fumée

Le troisième membre de la triade, les *flammes*, reçoit un traitement elliptique puisque seule la séquence du mélange est présentée: "Lorsqu'il baptise par les flammes, il infuse l'âme et lui donne la perfection de la vie". L'énonciateur n'omet pas, comme pour l'eau et le sang, le faire argumentatif:

- eau: "car l'eau est l'aliment de tout ce qui germe";
- sang: "car le siège de l'âme est dans le sang";
- flammes: "car le feu donne la forme et achève le tout".

La triade est par deux fois actualisée:

- i) "le feu (...) achève le tout";
- ii) "L'eau (conserve) réchauffe le fœtus dans la matrice pendant trois mois, l'air le nourrit les trois mois suivants, le feu protège les trois derniers mois".

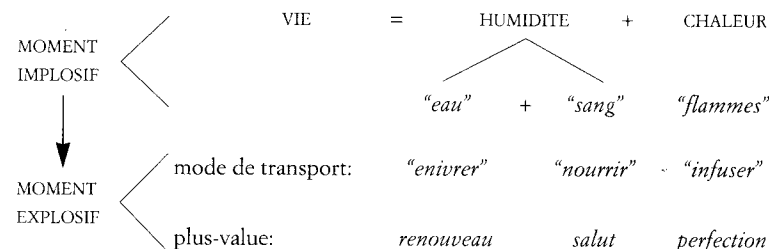
Par voie de conséquence, l'équation dont nous étions parti doit s'écrire:<sup>15</sup>

<sup>14</sup> E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, op. cit., p. 59.

<sup>15</sup> Remarquons, sans nous y attarder, que la quatrième parabole inverse l'ordre habituel des opérations qui débutait par la calcination qui faisait suivre de la dissolution.

vie = humidité<sub>1</sub> + chaleur<sub>2</sub>

Cette *aspectualisation* rigoureuse s'introduit comme règle de pertinence puisque les membres de la triade seraient, à son défaut, substituables les uns aux autres: l'"eau", le "sang" et les "flammes" sont des sujets opératoires dont le faire est menacé d'indifférenciation en raison des identifications, des appartenances ou des incidences croisées qui scandent le texte: "ton esprit, c'est-à-dire l'eau", "le siège de l'âme est dans le sang", "Lorsqu'il baptise par les flammes, il infuse l'âme". Il est aisé d'établir que les membres de la triade font - analogie oblige - à peu près la même chose:



#### 4. La moralisation

Une des caractéristiques déroutantes du texte est le va-et-vient entre l'isotopie élémentaire, le discours sur l'eau, le feu, la terre, ... et l'isotopie morale, le discours sur le bien et le mal. Ainsi l'eau sert au *Saint-Esprit* à "[faire] germer" sur l'isotopie élémentaire, et à "[laver] toutes les souillures" sur l'isotopie morale. Des connecteurs d'isotopies peuvent être repérés, notamment le pur et l'impur, mais ce sont plutôt des effets seconds, des coïncidences, à la limite des "calembours",<sup>16</sup> que des raisons constituantes.

Ce qui nous est devenu difficile à concevoir, dans la mesure où la pensée rationnelle nous impose de croire à des domaines cloisonnés de pertinences distinctes, est au contraire aisé pour la pensée mythique puisque pour elle les *éléments sont moralisés*. Comment concilier cette conviction avec la praxis, le faire opératoire à laquelle l'alchimie est si fortement attachée d'une part, comment surmonter d'autre part l'aporie propre à la moralité? Telles sont les deux tâches que semble se proposer la secon-

<sup>16</sup> L'exemple le plus significatif pour notre texte est bien évidemment le mot "esprit" qui a vocation, entre autres, à désigner la divinité: *l'esprit de Dieu descendit sur les prophètes, le Saint-Esprit, les substances incorporelles, telles que les anges et les démons* (Littré), la vie même avec *rendre l'esprit*, et pour l'alchimie: *Substance qui s'échappe des corps soumis à la distillation et qui, à cause de sa subtilité, fut comparée au souffle*.



de partie de la parabole, celle qui est aux prises non plus avec "trois formes", mais avec "sept formes".

#### 4.1. Alchimie et morale

Si la temporalité a pour ressort une avancée de la division sur l'indivision,<sup>17</sup> ce et que nous insérons entre alchimie et morale était probablement, pour les véritables contemporains du texte, superflu dans la plus favorable des hypothèses, sinon à contre-sens. Là où nous pensons contingence, ils pensaient nécessité.

En effet, cette moralisation est immanente au texte, c'est-à-dire coextensive à la quatrième parabole, et nous pouvons, par une induction bien peu risquée, supposer qu'elle vaut pour l'ensemble du texte. Considérer que la moralisation est immanente au texte revient à poser que:

i) sous l'angle du déplacement, le bien se dirige, se porte vers le mal en vue de le réduire;

ii) sous l'angle du transport, le bien détache de lui-même une fraction ou une composante de son être - volet réflexif - et l'adresse, l'administre au mal - volet transitif - parce que, de deux choses l'une, ou bien ce dernier est en position de manque *absolu*, ou bien il est affecté par une carence singulière.

Les écarts qui intéressent la dimension éthique sont de nature *catégoriale* selon l'acception que la glossématique confère à ce terme, et qui consiste à réduire la grandeur à la seule fonction - détermination ou interdépendance - qu'elle contracte, relation constatable dans le procès: «(...) une grandeur n'est rien d'autre que deux ou plusieurs grandeurs à fonction mutuelle». <sup>18</sup> Plus prosaïquement, un procès donné, descriptible pour ce qui regarde les grandeurs qui le composent sous le triple rapport de leur position, de leur envergure et de ce que nous aimerions appeler leur contenance, génère des catégories générales qui contrôlent les significations universelles propres à telle dimension. Faisons-en l'application à notre texte:

i) pour ce qui regarde la position, le mal est un terme visé, ciblé, un terme d'aval;

ii) pour ce qui regarde l'envergure, le mal est bien évidemment un terme *capital*, qu'on songe aux *sept péchés capitaux*;

iii) pour ce qui regarde la contenance, le mal, en position de cible, de récepteur, doit se modaliser: *s'ouvrira-t-il* ou *se fermera-t-il* au bien? le pécheur se "*liquéfiera-t-il*"? ou bien optera-t-il pour l'"*endurcissement*" en présence de la grâce offerte?

Cette contenance a souvent importé davantage que la suite des "fau-

tes" proprement dites, mais que signifie exactement cette primauté sinon que *le point de vue est dans la dépendance du parcours, du progrès du parcours*, de la sauvegarde de la "bonne allure" du parcours: la méchanceté du méchant a peut-être surtout, peut-être seulement, pour contenu le fait qu'elle contrarie le parcours du bon, c'est-à-dire qu'elle l'interrompt,<sup>19</sup> qu'elle l'entrave en se refermant sur elle-même, bref en changeant une transivité escomptée, "rêvée", en intransivité. Dans le texte, le bien, la manifestée, a pour manifestante le complexe *eau + feu*, et le mal, de son côté, a pour répondant exprimé la *terre*. Les oppositions majeures s'organisent selon:

catégories	bien	vs	mal
sèmes	chaud	vs	froid
	humide	vs	sec
sémèmes	feu-eau	vs	terre

Le bien peut être considéré comme un syncrétisme de la triade: "*eau*" - "*sang*" - "*feu*". Certes on peut ordonner les relations par le jeu de l'assimilation et de la dissimilation et ainsi rapprocher l'"*eau*" et le "*sang*" et les opposer ensemble au "*feu*" mais, en vertu du principe de participation, assimilations et dissimilations paradigmatiques sont secondaires. Le texte attache un prix certain à la consécution syntagmatique des deux faire opérateurs:

1. le *réchauffement*

2. l'*humidification*

même s'il faut convenir qu'elle est en défaut dans l'énoncé suivant: «L'*eau* (conserve) *réchauffe* le fœtus dans la matrice pendant trois mois, l'*air* le nourrit les trois mois suivants, le *feu* le protège les trois derniers mois». Enoncé qui brouille et les attributions et le rang qui leur sont assignés. Par contre, dans le développement consacré aux "*sept formes*", la consécution indiquée est respectée.

Le réchauffement est, à la différence de l'humidification, aspectualisé:

inchoativité	terminativité
enflammer	éteindre

<sup>19</sup> Sur la portée du concept d'interruption, voir Cl. Zilberberg, "Pour introduire le faire missif", in *Raison et poétique du sens*, Paris, P.U.F., 1988, pp. 97-113.

<sup>17</sup> Ce que Cassirer désigne comme «le (...) caractère indifférencié d'un être-là simple et indivis» (op. cit., p. 55).

<sup>18</sup> L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 110.

Les opérations de traitement de la matière confirment d'une façon étonnante la description produite par Fr. Bastide. Le "feu" opère d'abord la transformation du compact en discret, dans les termes de l'énoncé même une "subtilisation", moyennant une opération d'*ouverture*: «*Le feu, en pénétrant et en rendant subtil par sa chaleur (...)*». Ce programme de pénétration apparaît au service d'un programme d'expansion assez particulier: la combustion: «*Le feu (...) consume toutes les parties terrestres*» et cette destruction est suivie de ce que Fr. Bastide appelle une "structuration", c'est-à-dire le passage d'un état dit "amorphe" à un état dit "structuré". Pour l'énonciateur "matière" et "forme" sont données comme antinomiques: «*Le feu (...) consume toutes les parties terrestres qui ont beaucoup de matière et peu de forme. Tant que le feu en effet possède une matière, il ne cesse d'agir, voulant imprimer sa forme à la chose passive*».

La phase terminative du réchauffement n'a pas la netteté de la phase inchoative. L'énonciateur hésite sur les façons d'éteindre, et pour cette séquence se contente surtout de donner la parole aux énonciateurs délégués. Il mentionne l'extinction directe: «*il éteint le feu intense provoqué dans la combustion, (...)*»; la réversibilité: «*Rafraîchissement dans la chaleur ardente.*»; le retrait de la "vertu ignée": «*La chose dans laquelle se trouve la combustion, avant d'être dissoute, possède une vertu ignée qui est plus douce et plus digne que les vertus des autres éléments*».

L'humidification fait l'objet du troisième moment: «*Troisièmement il amollit, c'est-à-dire qu'il liquéfie la dureté de la terre et dissout ses parties denses et très compactes*». Une des caractéristiques de ce texte est la discordance entre d'une part le *niveau figuratif des éléments*, dominée ici par la tension entre la tripartition "eau"-*sang*"-*feu*" et la "terre", qui ressortit à une logique de la motivation qui accompagne le texte en homologuant, par exemple, au passage la relation entre "mâle" et "femelle" à la relation entre le "chaud" et le "froid", et d'autre part le *niveau figural des opérations de traitement de la matière* qui obéit à une logique de la communication: pour que l'abjection d'un corps, ici la "terre", soit réduite, il faut, par exemple, que ce corps s'ouvre, que les qualités mauvaises, le "froid" et le "sec", se retirent au bénéfice du "chaud" et de l'"humide", que la compacité afférente au "froid" et au "sec" soit attaquée par la forme afférente au "chaud" et à l'"humide". Soucieux de ne manquer ni à l'une ni à l'autre logique, l'énonciateur fait, comme l'on dit, ce qu'il peut.

L'attachement aux chiffres impairs le conduit:

i) aussi bien à grouper sous son "troisièmement" deux segments fonctionnellement distincts: le segment *ouvrant*: «*l'air ouvrira les pores des parties de la terre*» qui recoupe le même segment ouvrant dans la séquence du réchauffement: «*Le feu, en pénétrant et en rendant subtil par sa chaleur...*» et le segment que nous aimerions dénommer *critique* qui voit la substitu-

tion des propriétés intervenir: «*pour qu'elle reçoive la vertu du feu et de l'eau*».

ii) à ne conserver des douze opérations prévues par le protocole alchimique que celles qui lui conviennent, opérations rangées selon un ordre libre, c'est-à-dire déviant.<sup>20</sup>

Au terme de cet examen succinct, les séquences du réchauffement et de l'humidification entretiennent l'une avec l'autre des relations de ressemblance très fortes:

i) elles admettent chacune comme préalable une ouverture;

ii) elles sont à la fois disjonctives et conjonctives: elles disjoignent respectivement de la "compacité" et de la "dureté"; elles conjoignent respectivement au "feu" et à l'"eau": «*elle [reçoit] la vertu du feu et de l'eau*»;

iii) elles diffèrent en ce que le réchauffement est dissolvant et informant, tandis que l'humidification est seulement dissolvante.

Récapitulons. Les trois premières séquences obéissent au schéma suivant: elles enchaînent une séquence de réchauffement et une séquence d'humidification, mais ce dédoublement, loin d'être une véritable distinction, est dans la dépendance de la complexité duelle de la "vie", laquelle conjoint - nous l'avons vu - chaleur et humidité. Chaque séquence comporte un moment d'ouverture et un moment de transformation, qui apparaissent, pour l'épistémé de l'époque, indispensables:

i) G. Bachelard a bien montré que penser une substance, c'est penser une intimité: «*En analysant de telles intuitions, on se rendra vite compte que, pour l'esprit préscientifique, "la substance a un intérieur"; mieux, la substance "est" un intérieur*».<sup>21</sup> D'où l'impératif de la clé: «*On est toujours à la recherche d'une "clé" pour ouvrir les substances*».<sup>22</sup> Cette effraction doit être obtenue coûte que coûte et donc peu importe la façon: par pénétration et subtilisation dans le cas du réchauffement; par destruction des défenses "naturelles" de la matière dans le cas de l'humidification: «*il liquéfie la dureté de la terre et dissout ses parties denses et très compactes*»; par métaphorisation: «*l'air ouvrira les pores des parties de la terre*».<sup>23</sup>

ii) en raison de leur substantialisation, les qualités doivent être délogées de leur séjour afin que celui-ci soit en mesure de "recevoir". Dès lors l'ouverture est suivie d'un tri et d'un mélange: le tri est marqué par l'ex-

<sup>20</sup> Voir pour ce point précis C.G. Jung, *Psychologie et alchimie*, op. cit., 1970, pp. 311-312.

<sup>21</sup> G. Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1989, p. 99.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> La porosité est, avec la spongiosité, une des grandes ressources de la pensée alchimique. Dans son ouvrage, G. Bachelard cite plusieurs textes indiquant que l'éponge a constitué ce qu'il appelle une "image généralisée" et notamment ce texte de Franklin: «*La matière commune est une espèce d'éponge pour le fluide électrique; une éponge ne recevrait pas l'eau, si les parties de l'eau n'étaient plus petites que les pores de l'éponge (...)*» (*ibid.*, p. 75).

pulsion des males qualités, "les parties terrestres", et le mélange par l'ajout de la "vertu du feu et de l'eau".

réchauffement		humidification	
ouverture	dissolution par volatilisation	ouverture	dissolution par liquéfaction
réduction du contenant	réduction du contenu	réduction du contenant	réduction du contenu

Le quatrième moment est celui de l'"illumination". Selon la logique remontante de la présupposition, à laquelle la narrativité nous a habitué, et qui veut que le suivant motive le précédent, la caractéristique structurale de ce moment semble résider dans le fait qu'il apparaît comme l'équivalent de l'épreuve glorifiante.<sup>24</sup> Si cette hypothèse est vérifiée, il conviendra de montrer qu'elle assigne, pour ainsi dire *a posteriori*, le réchauffement et l'humidification comme composantes respectives de l'épreuve qualifiante et de l'épreuve décisive. Ce que nous nous proposons de faire en 5.2.

Même si toutes les séquences comportent une strate adversative, elle est ici particulièrement vive peut-être parce l'écart *clair/obscur* fuit une gradualité qui est pour lui quasiment "mortelle". Bien entendu cette opposition est substantialisée, c'est-à-dire prise dans une dialectique de l'intériorité et l'extériorité appelant le faire opérateur de la pénétration, conformément aux voies battues de l'imaginaire alchimique.

Le parallélisme immédiat:

- "il illumine quand il chasse toutes les ténèbres du corps"

- "Purge les horribles ténèbres de notre esprit"

établit le "corps" et l'"âme" comme séjours des ténèbres, mais ce segment est une incise qui fait appel à une technique vocative pure et suspend la praxis opératoire qui a la faveur de l'alchimie. Cette opération spécifique du quatrième moment est désignée comme "illumination". Son statut est double: elle désigne à la fois:

i) l'algorithme entier qui mène du "noir" au "rouge"

ii) mais également le dernier segment de l'algorithme qui du conduit du "blanc" au "rouge" qui est donc, à la lettre, un rougeoiment, mais auquel le texte préfère celui emphatique d'"illumination" (on en verra dans un instant la raison).

<sup>24</sup> A.J. Greimas & J. Courtés, *Sémiotique 1*, Paris, Hachette, 1979, pp. 244-247.

blanchiment	illumination
illumination	

Les éléments sont avant tout des sujets opérateurs: tout à l'heure, l'eau liquéfiait et amollissait, maintenant elle blanchit; tout à l'heure, le feu subtilisait, maintenant il illumine, ce qui signifie dans l'univers de discours qu'il change le "blanc" en "rouge", la couleur valorisée pour toute la pensée alchimique - et pas seulement pour elle semble-t-il: qu'on songe à l'opposition "viande rouge" - "viande blanche". Le blanchiment et le rougeoiment n'ont pas, du fait de leur ordre d'apparition, la même teneur syntaxique:

i) le blanchiment opéré par l'"eau" est un retrait, une soustraction: "nous avons ôté le noir et fait le blanc avec du sel";

ii) le rougeoiment est, lui, une teinture: "et par suite le feu est dit teinturier."

Le traitement des couleurs par la teinture a, pour ainsi dire, servi aux alchimistes de plan de l'expression. G. Bachelard, qui a écrit sur la fascination pour ce qu'il appelait "la vertu tingeante" des pages définitives, note: «Le drame matériel où s'engage l'alchimiste est, avons-nous dit, une trilogie du noir, du blanc et du rouge. Parti des monstruosité substantielles du noir, à travers les purifications intermédiaires de la substance blanchie, comment atteindre les suprêmes valeurs du rouge? Le feu vulgaire donne des colorations d'un rouge fugace qui peuvent tromper le profane. Il faut un feu plus intime, une teinture qui vienne à la fois brûler les impuretés intimes et fixer ses vertus sur la substance. Cette teinture ronge le noir, s'apaise en blanchissant, puis triomphe avec la rougeur intime de l'or. Transformer, c'est teindre».<sup>25</sup> On ne saurait mieux le dire. L'action du "feu" est bien entendue rapprochée de celle du "rubis": "Car il brille à la lumière comme un rubis par son âme qui teint, acquise par la vertu du feu". En effet, les pierres précieuses sont, pour cette épistémé, des concentrés de richesse, de puissance attractive, de "solarité" et d'efficacité curative: «Le chancelier Bacon, qui ne dédaigne pas les richesses, remarque dans sa *Sylva Sylvarum* "ce qu'il y a de certain, c'est que les pierres précieuses contiennent des esprits subtils, ainsi que le démontre leur éclat, esprits qui, par voie de sympathie, agissent sur l'homme d'une manière vivifiante et délectante. Celles qui se prêtent le plus à produire un semblable effet sont le diamant, l'émeraude, le rubis et la topaze"».<sup>26</sup>

<sup>25</sup> G. Bachelard, *La terre et les rêveries du repos*, Paris, J. Corti, 1948, p. 34.

<sup>26</sup> G. Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, op. cit., pp. 139-140.

#### 4.2. L'aporie de la moralité

Nous pensons qu'il est possible de dire *quelque chose* de l'aporie propre à la moralité sans savoir au juste ce que recouvre la moralité. Qu'il existe, à côté des dimensions pragmatique et cognitive, une dimension morale est peu douteux, mais sa spécificité n'est pas claire: est-elle au principe des interdits sans lesquels nulle sociabilité ne semble pouvoir se projeter? se confond-elle avec la dimension fiduciaire? est-elle le corrélat de la transcendance du destinataire? de l'échelle des peines et des récompenses? Peut-être est-elle tout cela à la fois, mais cette incertitude n'empêche pas de discerner l'aporie propre à la moralisation.

L'opposition du bien et du mal ne constitue pas le fond de la moralité, mais seulement *sa condition*. Le défi lancé à la moralisation est triple:

i) où faire passer, non l'opposition du bien et du mal, mais la *césure* entre le bien et le mal?

ii) que se passe-t-il à cette césure? lorsque le bien et le mal viennent au contact l'un de l'autre?

iii) quelle est la *direction* de la moralisation dans l'univers de discours considéré?

Le traitement de la moralité est en lui-même *atypique* puisqu'il est celui de toute dimension sémantique, et sur la base de la distinction intensif/extensif d'une part, et par catalyse de la "dynamique interne" différentielle propre à chacun de ces termes d'autre part, nous sommes en mesure de dégager deux *régimes éthiques* canoniques, eux singuliers:

i) une moralité intensive, élective, catégorielle, de direction concentrante, telle que le bien est strictement *défini*, forclus. L'aura, le rayonnement de cette moralité est abjectal, sa dynamique est celle du rejet, et il est probable qu'elle se fonde surtout sur une déhiscence du bien lui-même, telle que l'antagonisation du "bon" bien, du "vrai" bien d'une part, avec le "mauvais" bien, le "faux" bien d'autre part, fait sens. Par là-même, cette moralité se croit clairvoyante, subtile, et dénonce comme aveugle et naïve l'opposition entre le bien et le mal massivement considérés.

ii) une moralité extensive, admissive, graduelle, de direction expansive, inverse de la précédente; les limites du bien sont cette fois vagues, *indéfinies*, et apparaissent plutôt, si l'expression est permise, comme des "passoires". L'ambiance est adjectale puisque cette moralité s'attache moins à discerner des bons et des mauvais que des bons et des moins bons, en droit sinon en fait "récupérables". Nous sommes maintenant en présence d'une morale de l'indulgence, de la compréhension, de la repentance et de l'absolution.

Ces deux moralités ont chacune leur drame intime. Les morales qui mettent l'accent sur l'abjet, les morales impitoyables, sont aux prises avec leur propre... méchanceté: que faire de ce flot de mauvais qu'elles engendrent continûment et qui les assiègent? A l'inverse, une moralité qui met l'accent sur l'adjet n'est-elle pas menacée par sa propre... bonté,

par ce qu'une moralité concentrante ne manquera pas de dénoncer comme un incompréhensible et insupportable aveuglement puisque cette moralité admissive est en danger de confondre les uns et les autres – en quoi l'on peut voir le péché sémiotique par excellence. Ici excès d'assimilation, là de dissimulation – comme si la moralité n'avait de compte à rendre qu'à l'aspectualité.

Les affres de la moralisation, entées sur cette aporie, évoquent assez les tourments des institutions universitaires contemporaines, mais non d'elles seules: ou bien elles établissent un concours d'entrée sévère, en dernière analyse un tri, puis se contentent de laisser les choses suivre leur cours en n'instituant qu'un rang de sortie entre les admis; ou bien elles commencent par un mélange, mais encombrées par cette population nombreuse, mêlée, elles s'efforcent au fil des ans d'opérer un certain nombre de tris.

Si nous revenons au texte, les trois derniers item vont mettre explicitement l'accent sur la dimension morale. Le couple "pur"-"impur" joue, comme précédemment le concept d'"esprit", le rôle de connecteur entre les isotopies matérielle et éthique. En effet, si les quatre premiers moments avait pour objet la *terre morte et aride*, le cinquième moment se donne d'emblée le "pur", mais surtout l'opération même qui en répond: la *séparation*. En suivant Cassirer, nous assistons ici à la formation d'un *templum*: "*La sacralisation commence lorsqu'on dégage, de la totalité de l'espace, une région particulière, qui est distinguée des autres, qui est entourée et pour ainsi dire clôturée par le sentiment religieux. Cette notion de sacralisation religieuse, qui se présente comme une division de l'espace, s'est concrétisée linguistiquement dans l'expression templum. Templum effet (grec téménos) remonte à la racine tem-, couper, et ne signifie rien d'autre que ce qui est découpé, ce qui est délimité*".<sup>27</sup> Et le propre de notre texte est précisément d'aborder les corps comme des espaces. Relativement à nos préoccupations, nous sommes en face de l'opération de tri par excellence: "*Le feu sépare les parties hétérogènes et entasse les homogènes*", mais l'accent ainsi placé sur le tri présuppose que l'être est sous le signe de l'instabilité, de la miscibilité, de la réversibilité: "*La terre se liquéfie et se change en feu (le feu se liquéfie et se change en air, l'air se liquéfie et se change en feu (le feu se liquéfie et se change en terre glorifiée)*".<sup>28</sup> L'opéra-

<sup>27</sup> Cassirer, *op. cit.*, p. 127.

<sup>28</sup> Dans son texte, Fr. Bastide considère que le *traitement de la matière* porte sur quatre dimensions: la forme avec la paire [amorphe vs structuré], la consistance avec la paire [discret vs compact], le degré avec la paire [expansé vs concentré], l'unité avec la paire [simple vs composé]. Notre étude porte avant tout sur le degré et nous négligeons – faute de place – les changements d'états lesquels, partant de l'état solide, font intervenir la liquéfaction, dominante dans les quatre premiers moments, et la sublimation, l'*inspiration*, dominante dans les trois derniers. Nous reviendrons sur cette limite de notre analyse dans la note 40.

tion de la séparation vient mettre fin à ces dérives.<sup>29</sup>

La pureté est ici une compétence d'objet puisqu'elle est, par sa place dans la chaîne, un terme d'amont. Ce qui nous autorise à voir dans cette séquence une épreuve qualifiante tournée vers l'objet. Le sixième moment reprend le thème directeur de la pénétrabilité mais en l'inversant d'une part puisqu'il est donné comme une *extraction* et en le dédoublant d'autre part:

i) sur la dimension pragmatique, cette extraction se réalise comme un *faire-sortir*: "il amène à la surface l'âme profonde et cachée dans les entrailles", "Lui qui, dans sa force, fait sortir les enchaînés", "Tu as fait sortir mon âme du fond de l'enfer";

ii) sur la dimension cognitive, cette extraction se présente comme une *manifestation*: "Celui qui aura rendu l'occulte manifeste connaît l'œuvre tout entière (...)".

En raison du rôle joué par la pénétrabilité, qui représente l'obstacle à surmonter, il est permis de voir dans cette séquence une épreuve décisive. Comme pour la pénétration dans le premier parcours, la sortie dans ce second parcours est donnée comme le préalable de la connaissance. Il convient de remarquer que la reconnaissance de la valeur fonctionnelle s'appuie certes sur l'énumération des items, mais davantage sur les analogies sémantiques effectuées par l'analyse.

Rapportée à la problématique du tri et du mélange, l'extraction se situe dans le prolongement du tri majeur opéré dans la séquence précédente.

Le septième moment est désigné comme "*inspiration*" et se présente, comme on pouvait en partie s'y attendre, comme un mélange. En effet, le "*Saint-Esprit*" dans le parcours du sujet, la teinture dans le premier parcours de l'objet, valaient déjà comme des mélanges, de sorte qu'une des singularités grammaticales de ce texte est certainement d'affirmer l'antériorité du tri sur le mélange, ce qui revient à mettre le tri au service du mélange, ou encore de préférer l'expansion à la concentration. Comme son nom l'indique, cette "*inspiration*" est une transformation qui a pour destinataire l'"*Esprit du Seigneur*", pour sujet opérateur le "*souffle de sa bouche*", et pour trajectoire l'opposition "terrestre" vs "spirituel".

<sup>29</sup> Jung indique que non seulement les éléments sont menacés de ou invités à se fondre et se confondre les uns avec les autres: "A côté de la notion de prima materia, celle de l'eau (aqua permanens) et celle du feu (ignis noster - notre feu) jouent un rôle important. Bien que ces deux éléments soient antagonistes et constituent même une paire d'opposés typiques, ils ne constituent qu'un et un seul si l'on croit le témoignage des auteurs. Tout comme la prima materia, l'eau a un millier de noms; on la dit même matière originelle de la pierre" (*Psychologie et alchimie*, op. cit., p. 305) mais que l'instrument lui-même entretient un rapport d'analogie avec les substances qu'il accueille: "Bien qu'il soit un instrument, il a néanmoins des rapports très particuliers avec la prima materia ainsi qu'avec le lapis, et par là il n'est pas qu'un simple appareil" (*ibid.*, pp.308-309).

Ce segment de l'"*inspiration*", dans la mesure où cette opération ne figure pas dans l'inventaire des douze opérations alchimiques, est l'une des marques les plus nettes de la volonté de l'énonciateur de rabattre – dans la quatrième parabole – la doctrine chrétienne sur l'alchimie. Nous y reviendrons.

## 5. Voies interprétatives

### 5.1. Le mythe comme exercice spirituel

Notre première remarque sera relative à l'analyse même que nous avons tenté de conduire. L'énonciateur montre moins d'intérêt pour la composition des éléments proprement dits que pour les parcours et les vicissitudes qui les concernent. En simplifiant, tout se passe comme si le mythe évitait la question: *qui es-tu?* et préférait demander: *d'où viens-tu? où vas-tu?* Les éléments sont moins des substances affichant des qualités que des agents qui les font ou les laissent circuler; les propriétés ne sont pas naturelles mais actuelles: accessibles quand elles font défaut, cessibles quand elles sont détenues. La métaphore convenable est moins le jeu d'échecs cher à Saussure que le jeu de cartes: dotées de pouvoirs modaux, les cartes, en circulant entre les joueurs à l'occasion de chaque donne, fortifient les uns et affaiblissent les autres, si bien que les joueurs sont d'abord les jouets de ce hasard récurrent, les premiers s'efforçant de mériter leur donne favorable, les seconds de se montrer, par leur science du jeu, supérieurs à ce handicap initial.

En second lieu, ce texte, après maint autre, conduit à s'interroger sur le contenu proprement sémiotique de la relation sujet-objet. Résumons d'abord la question: quelle est la spécificité des grandeurs plongées dans un univers de discours dominé par la circulation, la convection, le trafic des pouvoirs modaux? Nous ne discernons qu'une seule direction possible de réponse: cette circulation, attrayante parce que porteuse d'imprévu, suppose, chez les toutes les parties prenantes, un degré élevé de liberté. Ce terme de "liberté", situé au niveau figuratif, demande une assiette figurale. L'analyse sommaire du texte confirme pleinement l'une des remarques finales de l'étude de Fr. Bastide laquelle après s'être demandé «(...) si les transformations qui permettent d'aller d'un terme à l'autre de ces catégories peuvent passer par les fourches caudines de la catégorie conjonction/disjonction» conclut par ces mots: «La jonction, si on accepte ces restrictions possibles à la définition du sujet d'état, reste donc la seule opération abstraite et générale du niveau sémio-narratif de surface du parcours génératif».<sup>30</sup> La disjonction et la conjonction sont des performances sémiotiques dont les compétences, les conditions de possibilité

<sup>30</sup> Respectivement p. 26 et p. 27 de l'étude indiquée dans la note 1.

demandent d'être précisées. A ce titre, sujet et objet sont moins des "pleins", des compacités que des "vides", des "places abstraites" pour Fr. Bastide, que l'on peut considérer:

- i) soit comme *monovalentes*: elles valent exclusivement comme sources, lieux de partance ou exclusivement comme cibles, lieux d'accueil;
- ii) soit comme *bivalentes*: elles valent comme relais, échangeurs, c'est-à-dire à la fois comme sources et comme cibles.

En second lieu les grandeurs cédées ou reçues doivent, au titre d'une compétence passive, être pensées comme - jargon oblige - disjoignables et conjoignables, mais cela revient à dire qu'elles peuvent être séparées de leur lieu d'attache et associées, greffées sans dépérir. Sous le rapport de la disjonction au niveau figural, donc du tri au niveau figuratif, les *inhérences* sont changées en *adhérences*, dans l'exacte mesure où sous le rapport de la conjonction et du mélange les *adhérences* sont changées en *inhérences*. Le mythe met à l'épreuve la consistance en l'acception courante du vocable dans ce sens qu'il fait prévaloir la décomposabilité - toujours le jargon - sur la composition, l'avatar sur l'identité. Dans une terminologie empruntée à Hjelmslev, le mythe, sur quelque domaine d'expérience qu'il porte, résout les coexistences en alternances et c'est en ce sens que nous sollicitons plus haut le terme de liberté, sous les deux espèces: la liberté dissociative du tri et la liberté agrégative du mélange. On sait que la découverte de corps irrémédiablement simples sonna le glas des espérances alchimistes.

Au plan épistémologique, il nous semble que le déplacement mais également l'intégration des concepts se laisse ainsi formuler: dans la perspective glossématique, la clé, la fonction des fonctions semble bien celle de *direction*.<sup>31</sup> Cette direction, nous pouvons par convention, par commodité, la suspendre mentalement, et sous cette condition, vaine il est vrai en dernière instance, nous pouvons envisager pour lui-même le couple:

#### disjonction/conjonction

mais si nous suspendons cette condition... suspensive, nous retrouvons des grandeurs *orientées*, c'est-à-dire des fonctionnels. Et de fait qu'est-ce qu'une disjonction orientée sinon une *émission*? qu'est-ce qu'une conjonction orientée sinon une *réception*? Dans la même perspective, les rôles thématiques pertinents d'émetteur et de récepteur viennent non supplanter mais rendre aux concepts de sujet et d'objet leur motion, leur motilité. Ce que nous concevons comme direction au niveau figural, Fr. Bastide le donne comme "déplacement": «*Les deux opérations de tri et de mélange (...) présupposent un déplacement. (...) On peut alors concevoir le déplacement comme disjonction d'avec la source, et conjonction avec la*

<sup>31</sup> Cf. L. Hjelmslev, *Le langage*, Paris, Les Editions de Minuit, 1966, p. 142 & suiv. ainsi que les *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 163 & suiv.

*destination. Le sujet ainsi réduit est un lieu, un temps, voire un espace cognitif. D'où notre proposition de modifier la terminologie du programme narratif pour y aménager cette possibilité: les deux sujets d'état seraient désignés comme Emetteur, pour la source, et comme Récepteur pour la destination».*<sup>32</sup>

Le couple:

#### émission/réception

semble donc plus "puissant" que le couple disjonction/conjonction, mais comment dépasser la simple intuition? Rapporté à la "narrativité généralisée" reconnue par la sémiotique greimassienne, le couple émission/réception prend rang de *grandeur remplaçante* (selon Hjelmslev dans les *Prolégomènes*) et le couple disjonction/conjonction celui de *grandeur remplacée*.<sup>33</sup> Ici également, au titre de com-possibles, quatre régimes peuvent être prévus:

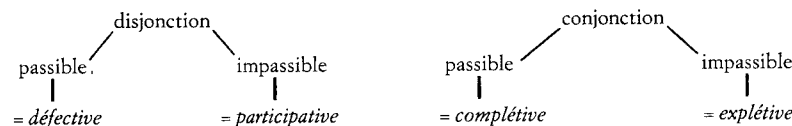
- i) l'émetteur se disjoint de l'objet soit sur le mode *participatif*, c'est-à-dire d'une donation non diminutive: il n'est pas affecté par la renonciation; soit sur le mode *défectif*, c'est-à-dire d'une donation diminutive, éprouvante.
- ii) le récepteur se conjoint à la grandeur soit sur le mode *complétif*, c'est-à-dire pour mettre fin à un manque, soit sur le mode *explétif*: l'ajout de la grandeur n'entraîne pas de modification pour le récepteur.<sup>34</sup>

Cette circulation apparaît donc comme une *analyse pratique*: la fin de la connaissance est la décomposition en éléments ultimes, mais le mythe n'entreprend pas directement, frontalement cette tâche, mais indirectement, tacitement. La mission est en un sens banale: «*La connexion suppose la division, de même que la division de son côté n'a d'autre but que de préparer et de rendre possible cette connexion. En ce sens, toute pensée de l'expérience est dialectique, [...] si l'on voit en lui [le concept d'expérience] l'unité de la connexion et de la division, de la sunagôgê et de la diaïresis. Le cercle logique qui semble se trouver en lui dans cette dialectique n'est*

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> La grandeur introduite par catalyse paraît à peine nommable: on peut la qualifier de coefficient phorique, de *directivité*, y reconnaître le *from-to* cher à Valéry: "En vérité, *n(ous)* ne pensons pas à quelque chose - nous pensons de quelque chose à quelque chose - (*from* → *to*)", in *Cahiers*, tome 1, *op. cit.*, p. 1056)...

<sup>34</sup> Nous sommes en présence d'une *tension génératrice* reconnue par A. Hénault sous la dénomination "passible" vs "impassible" qui paraît susceptible de "tonifier", de dynamiser les constituants de la paire disjonction/conjonction:



rien d'autre que l'expression de ce mouvement circulaire de la pensée qui doit toujours se développer à la fois synthétiquement et analytiquement, progresser et régresser, en décomposant les contenus particuliers jusqu'à leurs facteurs constitutifs pour ensuite produire ces contenus "génétiquement" à partir des facteurs qu'alors on présuppose.<sup>35</sup>

Convient-il, à l'instar de Cassirer lui-même dans cet extrait, de placer sur le même plan le tri et le mélange, la disjonction et la conjonction, l'analyse et la synthèse? ou bien d'introduire quelque dissymétrie, quelque privilège comme nous l'avons fait en optant pour la dénomination "analyse pratique"? Loin d'opposer l'analyse à la synthèse, nous installons l'analyse comme *constante* et la synthèse comme *variable*: une analyse peut advenir sans synthèse ultérieure, mais une synthèse novatrice, et non une simple recomposition ou reconstitution, présuppose une analyse. Sur la dimension véridictoire, la synthèse avère l'analyse. Dans la terminologie glossématique, la synthèse détermine l'analyse.

## 5.2. Rythmes narratifs

Il nous faut maintenant préciser les raisons en vertu desquelles la teinture peut être identifiée à l'épreuve glorifiante. Deux arguments peuvent être avancés:

i) cette hypothèse devient aisée à valider si l'on admet, après Greimas, que certains parcours ont pour orientation préférentielle ce qu'il appelle la "construction d'objets";<sup>36</sup>

ii) pour une ou plusieurs raisons délicates à démêler – parce que, à l'instar de l'historien, nous résistons mal à la tentation d'expliquer la cause par l'effet... – la pensée dite rationnelle fait un grand usage de la *linéarité*, alors que la pensée, convient-il de la dire préscientifique? ascientifique? antiscientifique? ne veut connaître que le *volume*. En raison de ce que G. Bachelard appelle la "substantialisation de l'intime", une qualité est une matière et une matière est un dedans. Au niveau figural, l'alchimie agit en fonction d'une axiomatique de la *rétenion* et au niveau figuratif elle doit affronter une *impénétrabilité* que d'Alembert incluait dans la définition du "corps quelconque" par opposition au "corps géométrique": «Je suppose que j'aie entre les mains un corps solide quelconque, j'y distingue d'abord les trois choses, étendue, bornes en tous sens, et impénétrabilité; je fais abstraction de cette dernière, il me reste l'idée d'étendue et celle de bornes, et cette idée constitue le corps géométrique, ... Je fais ensuite abstraction de l'étendue ou de l'espace que ce corps renferme, pour ne considérer que ses bornes en tous sens; et ces bornes me donnent l'idée de surface qui se réduit, à une étendue de deux dimensions...».<sup>37</sup>

<sup>35</sup> E. Cassirer, *op. cit.*, pp. 53-54.

<sup>36</sup> A.J. Greimas, *Du sens II*, *op. cit.*, p. 161.

<sup>37</sup> Article "surface" dans le Dictionnaire Robert, cité par Fr. Bastide dans son étude, pp.10-11.

### 5.2.1. Le primat de la vision

Cet univers claustral, cellulaire est réglé par le tête-à-tête du verrouillage rétensif et du déverrouillage détensif, du cadenas et du sésame. Par voie de conséquence, pénétrer, c'est connaître et connaître, c'est pénétrer. Cet univers ressortit davantage à une suite de boîtes, de "poupées russes" s'ouvrant ou se refermant les unes sur les autres, et une investigation mentale de l'espace, même chez un Pascal, est conçue davantage comme une succession de sorties et d'entrées que comme un changement de places sur un échiquier ou un cadastre.<sup>38</sup> Cette équivalence, encore vivace dans bien des pratiques discursives, instruit un syncrétisme entre dimension cognitive et dimension pragmatique: «*La volonté de regarder à l'intérieur des choses rend la vue "perçante", la vue "pénétrante". Elle fait de la vision une violence*».<sup>39</sup>

Dans la séquence de la teinture, les changements successifs de couleur renseignent le méta-sujet opérateur sur le bon déroulement de l'opération, c'est-à-dire qu'ils constituent un code aspectuel élémentaire mais suffisant:

manifestantes		noir		blanc		rouge
	code	inchoation		progressivité		terminativité
	extense					
manifestées	code	non commencement du blanchiment		commencement du blanchiment	+	non commencement de l'illumination
	intense					fin de l'illumination

Par ce parcours chromatique, la matière accède au rôle actantiel d'informateur et fait donc savoir à l'observateur que les opérations sont arrivées à leur terme et qu'elles ont été efficaces. Le terme même d'"illumination", préféré à celui de rougeolement ou de rutilation, indique assez qu'il se passe ici davantage qu'un simple changement de couleur. Et, de fait, c'est une conjonction avec la "lumière": "Tu vois une lumière admirable dans les ténèbres" – conformément à l'acception religieuse tradi-

<sup>38</sup> Sans que nous entrions dans les détails, Hjelmslev indique, dans *La catégorie des cas*, que si la *direction* articulée selon *rapprochement/éloignement* est la première dimension, la deuxième dimension est celle qui justement nous retient tant, à savoir l'*intimité*: «*La deuxième dimension (...) a été définie provisoirement comme indiquant le degré d'intimité avec lequel les deux objets sont liés ensemble. (...) Cette différence est celle entre une relation spatiale où l'un des objets envisagés est contenu dans l'intérieur de l'autre, et une relation spatiale où l'un des objets envisagés est extérieur à l'autre*» (in *La catégorie des cas*, Munich. W. Fink, 1972, p. 128) Il est difficile de ne pas entrevoir ici les points d'appui du conditionnement sémio-linguistique de l'imaginaire.

<sup>39</sup> G. Bachelard, *La terre et les rêveries du repos*, *op. cit.*, p. 7.

tionnelle du vocable: "Fig. En termes de dévotion, la lumière extraordinaire que Dieu répand parfois dans l'âme". Le sujet opérateur se voit récompensé et reconnu car la perception visuelle admet, quand elle procure au sujet le sentiment qu'elle s'intensifie, comme un revirement, une révolution actantielle: la tautologie ordinaire, *le regardant regarde le regardé*, s'inverse et: *le regardé regarde le regardant*.

### 5.2.2. Le premier parcours de l'objet

A partir de là, nous envisageons une double extrapolation:

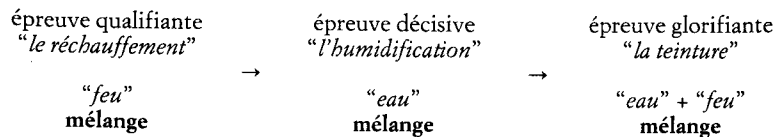
- i) le "réchauffement" a valeur d'épreuve qualifiante, et
- ii) l'"humidification" d'épreuve décisive.

Il reste à établir que cet encadrement narratif ne fait pas violence au texte, mais au contraire l'enrichit de valeurs par définition extenses.

L'assignation du "réchauffement" au rang d'épreuve qualifiante ne soulève pas de difficultés en raison du rôle quasiment stratégique assumé par le couple *impénétrabilité/pénétrabilité* dans le parcours de l'objet. Parcours il ne saurait y avoir que si l'obstacle de l'impénétrabilité est levé et si l'accès à l'intimité du corps est déclaré libre. Le "réchauffement" est sous le signe du préparatif et indique qu'une compétence objectale, passive, une compétence d'objet, de "bon" objet, est sur le point d'être acquise. Et notre commentaire ici se réclamera de la littéralité, sinon de la paraphrase: «*Le feu, en pénétrant et en rendant subtil par sa chaleur. (...)*» Du point de vue de la substantialisation, nous avons affaire à une situation pour laquelle le mélange ["terre" + "feu"] domine le tri ["matière" + "forme"]: «*Le feu, (...) consume toutes les parties terrestres qui ont beaucoup de matière et peu de forme*».

Encadrée par le "réchauffement" en amont et par l'"illumination" en aval, l'"humidification" se présente comme épreuve décisive, ce qui apparaît sur la dimension de la consistance, laquelle semble associer les traits /dureté/ et /compacité/: «*Troisièmement il amollit, c'est-à-dire qu'il liquéfie la dureté de la terre et dissout ses parties denses et compactes (...)*». Là encore, le mélange ["terre" + "eau"] semble l'emporter sur le tri portant sur les "parties denses et très compactes".

Nous accédons donc au schéma narratif de l'objet qui a pour termes extrêmes la "terre morte et aride" et la "lumière admirable dans les ténèbres". La triade constitutive du schéma narratif se présente ainsi:



Ce schéma narratif saisissant en gros la partie centrale du texte, l'interrogation se formule d'elle-même: que faire - narrativement parlant -

des deux autres parties qui l'encadrent? De deux choses, l'une: ou renoncer, ou persévérer. Renoncer est plus difficile que persévérer, car cela reviendrait à fixer une narrativité en quelque sorte insulaire au sein d'un discours qui par ailleurs serait a-narratif, à introduire dans la narrativité une solution de continuité plus qu'embarrassante sur le plan théorique. Si bien que nous choisissons de persévérer.

Si nous intégrons le parcours de l'objet sous le double rapport de sa place: *médiane*, et de son contenu *polémique et transformationnel*: combat de l'eau et du feu contre la terre, et que nous suspensions la narrativité qui le scande lui-même, ce parcours prend, ainsi intégré, valeur d'épreuve décisive, ce qui nous conduit à:

- i) constituer en *épreuve qualifiante*, mais orientée vers le sujet, la partie qui le précède;
- ii) à nous interroger sur le statut narratif de la partie qui le suit.

### 5.2.3. Le parcours du sujet

L'alchimie se prête d'elle-même à l'analyse structurale en ce sens qu'elle n'envisage pas les êtres qu'elle met en scène indépendamment les uns des autres. Elle conçoit ouvertement leurs relations comme les étapes d'un parcours en lesquelles il est aisé de reconnaître les segments d'un schéma narratif.

i) "Dieu" occupe la séquence qualifiante puisqu'il dispose de la compétence suprême: l'"éternité". Du point de vue figural, l'"éternité" est une configuration rétensive, transcendante: «*Le Père en effet ne provient de personne*», «*lui dont les voies sont inexplorables et les jugements incompréhensibles*», laquelle appelle une détension, une ouverture: «*lui qui donne abondamment et sans reproche à tous les peuples en vérité*». Dieu ne saurait bien évidemment manquer à la règle formulée par Merleau-Ponty dans *L'oeil et l'esprit*: «*(...) toute chair, et même celle du monde, rayonne hors d'elle-même*».<sup>40</sup> Le texte attribue encore à Dieu la douceur et, sans nous engager dans une sémiotique de la douceur, il est clair que cette dernière est de direction détensive. L'"éternité" referme Dieu sur lui-même, mais par le don et la douceur nous aimerions dire qu'il maintient cette éternité entrebâillée.

Le problème sémio-linguistique par excellence, selon Saussure, est celui de la délimitation des grandeurs fonctionnelles: de quel droit confiner Dieu dans la séquence qualifiante? En raison de la linéarité du procès, toute grandeur attend de la succession, c'est-à-dire des opérations de totalisation, détotalisation et retotalisation, qu'elle la situe, c'est-à-dire qu'elle l'arrête elle-même. Le sens est de l'ordre de l'arrêt - puisqu'en ce vocable l'aspect et la modalité se joignent l'un à l'autre. Parce que Dieu, tout en se donnant, tout en s'ouvrant, s'indivise, l'épreuve décisive va

<sup>40</sup> M. Merleau-Ponty, *L'oeil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1989, p. 81.



consister en une division laquelle va être confiée à un acteur individué: le *Fils*.

ii) le *Fils* représente en effet le passage de l'être indivis au "deux en un": "*Dieu né de Dieu, lumière née de la lumière*". Le texte insiste sur deux traits corrélés: en premier lieu, cette division est un "engendrement" et non une "création" comme l'indique la citation du Credo de Nicée portée en note 6: "(...) *Engendré non pas créé, consubstantiel au Père: (...)*"; dans la mesure où le *Fils* est gardien de l'égalité, on est en droit de soupçonner que la "création" est marquée par une inégalité. En second lieu, l'épreuve décisive est également lisible dans ce qui arrive à... la temporalité: à l'indivision de l'éternité succède, dans le schéma narratif, la division qui est comme le secret du temps chronique selon Valéry: "*Toutes les fois qu'il y a dualité dans notre esprit il y a temps*".<sup>41</sup> La transition de l'épreuve qualifiante vers l'épreuve décisive se présente donc ainsi:

catégories	temporalité	figuralité	figurativité
tension	éternité	indivision	un en un
	chronicité	division	un en deux

Au *Fils* revient encore la jonction du temps chronique de l'énonciation avec le temps mnésique et peccamineux puisqu'il "*a restauré le monde perdu par le péché*". Le faire du *Fils* "s'évade du temps étroit de l'incarnation pour ouvrir le temps, autrement perdu, de la mnésie".

iii) la séquence consacrée au *Saint-Esprit* est d'abord homogène à la précédente puisque l'être du *Saint-Esprit* "procède de l'un et de l'autre". Il fallait que l'engendrement fût double pour que fût réalisé le "*trois sont un seul*". Ce passage de l'unité à la dualité, puis à la trinité n'est pas le fait du seul christianisme, mais son individualité tient peut-être à ce qu'il est signifié comme dépositaire du "*lien de l'éternité [du Père] et de l'égalité [du Fils]*". Nous "sortons" de l'épreuve décisive pour aborder l'épreuve glorifiante dans la mesure où la dimension cognitive prend le pas, par sa nouveauté même, sur les autres. Le propre du cognitif, le contenu minimal de l'incessant *je sais que...*, consiste dans le fait pour un sujet de se connaître, de se reconnaître comme conjoint (ou disjoint) d'un état de choses. Il relève de l'épreuve glorifiante dans la mesure où ce savoir est un faire-savoir, une divulgation.

Le schéma narratif conduisant à la reconnaissance de l'excellence et de la nécessité du *Saint-Esprit* se présente ainsi:

<sup>41</sup> P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1973, p. 1263.

épreuve qualifiante "le Père" le un en un	épreuve décisive "le Fils" le deux en un	épreuve glorifiante "le Saint-Esprit" le trois en un
---	--	--

De notre point de vue, il ne serait pas pertinent de rapporter tel quel ce schéma au schéma issu du récit "à la Propp". En effet, le schéma présenté ici appartient à un univers de discours dominé par le *principe de participation*: le caractère atténué, amorti de la séquence glorifiante est solidaire de cette direction, et corrélativement l'éclat hyperbolique de la même séquence dans le récit proppien serait solidaire, ou dépendant, du *principe polémique* qui le dirige. Dans un cas comme dans l'autre, nous serions en présence de "variétés" (Hjelmslev).

Enfin, selon la perspective générale adoptée dans cette étude, rappelons que l'affirmation du *Père* relève du tri, celle du *Fils* de façon tout à fait explicite du mélange: "*Dieu et homme parfait existant dans une chair humaine et une âme raisonnable*"; quant au *Saint-Esprit*, il est lui aussi sous le signe du mélange. La première partie de la quatrième parabole se présente, du point de vue narratif, ainsi:

parcours du sujet

épreuve qualifiante "le Père" indivision <b>tri</b>	épreuve décisive "le Fils" division <b>mélange</b>	épreuve glorifiante "le Saint-Esprit" connexion <b>mélange</b>
<b>épreuve qualifiante</b>		

#### 5.2.4. Le second parcours de l'objet

Notre texte présente deux caractéristiques narratives nettes:

- i) le caractère atone, désaccentué de la séquence glorifiante au terme de chacun des parcours que nous avons été amené à reconnaître;
- ii) le dédoublement du parcours de l'objet.

Ces deux caractéristiques, qui ont été dégagées indépendamment l'une de l'autre, entretiendraient-elles l'une avec l'autre une relation de solidarité? Nous le pensons. L'effacement de la séquence glorifiante s'explique à un double titre: le sujet opérateur, le *Saint-Esprit*, est d'entrée reconnu comme sujet plénier. Par ailleurs, il est plausible qu'un texte consacré aux opérations de "traitement de la matière" accorde à l'objet une place plus importante. Du point de vue épistémologique, le propre, le seul mérite peut-être d'une forme, d'une structure n'est-il sa capacité de déformation? Aussi l'accentuation frappant l'objet et la

désaccentuation - relative - de la séquence glorifiante nous apparaissent-elles solidaires l'une de l'autre.

Reste à donner sens à ce dédoublement du parcours de l'objet. Le premier parcours, qui va du "premièrement au quatrièmement", a pour objet la "terre morte et aride", et donc, selon le jargon adopté, l'*abjet*. Le second parcours, qui comprend les trois derniers moments et qui commence par le "pur", se présente donc comme le parcours de l'*adjet*:

épreuve qualifiante <i>séparation</i> "le feu" <b>tri</b>	épreuve décisive <i>extraction</i> ? <b>tri</b>	épreuve glorifiante <i>inspiration</i> "le souffle" <b>mélange</b>
épreuve glorifiante		

Ce fractionnement de l'objet en abjet et en adjet d'une part, la duplication du parcours qui en résulte d'autre part, permettent de situer le texte du point de vue de l'intertextualité. Le rabattement du christianisme sur l'alchimie<sup>42</sup> se traduit dans la démarche: la dégradation préalable de telle grandeur en abjet et sa fortification subséquente en adjet appartiennent davantage à la doctrine chrétienne qu'à la doctrine alchimique.

#### 5.2.5. Bilan narratif

Pour satisfaire à l'exhaustivité, second volet du "principe d'empirisme" (Hjelmslev), nous produisons l'intégration suivante:

<sup>42</sup> Jung conclut l'examen de *Aurora consurgens* par ces mots: "On a, en fait, l'impression que l'auteur anonyme de ce traité annexe les saintes Ecritures à l'alchimie, comme on le lui reprocha, non sans raison. Il est surprenant de voir comment, avec la meilleure conscience, il se lance dans les interprétations les plus extraordinaires sans être conscient le moins du monde de ce qu'il fait. (...) Notre auteur trahit une connaissance tellement approfondie de la Vulgate que nous pouvons admettre qu'il s'agit d'un ecclésiastique" (in C.G. Jung, *Psychologie et alchimie*, op. cit., p.502).

#### INTEGRATION NARRATIVE

parcours du sujet

épreuve qualifiante "le Père" indivision <b>tri</b>	épreuve décisive "le Fils" division <b>tri + mélange</b>	épreuve glorifiante "le Saint-Esprit" connexion <b>mélange</b>
épreuve qualifiante		→

parcours de l'abjet

épreuve qualifiante "l'eau" "le réchauffement" <b>mélange</b>	épreuve décisive "le feu" "l'humidification" <b>tri</b>	épreuve glorifiante "l'eau" + "le feu" "la teinture" <b>mélange</b>
→	épreuve décisive	

parcours de l'adjet

épreuve qualifiante <i>séparation</i> "le feu" <b>tri</b>	épreuve décisive <i>extraction</i> ? <b>tri</b>	épreuve glorifiante <i>inspiration</i> "le souffle" <b>mélange</b>
→	épreuve décisive	

Reste à examiner le premier volet du "principe d'empirisme": l'exigence de non-contradiction. Cette exigence tient, nous semble-t-il, son pouvoir d'intimidation d'un présupposé sinon inavouable du moins discutabile: sous tel point de vue, c'est-à-dire entre telles limites, mieux: selon l'extension faultrice de ces limites, telle prédication est jugée exclusive, mais c'est là se moquer et sous-estimer les ressources des dynamiques signifiantes. En effet, le schéma narratif avancé nous paraît pouvoir être conditionné par trois surdéterminations:

i) toutes les épreuves sont en un sens décisives puisqu'elles mettent en jeu une transformation, le passage d'un état à un autre. A une réserve près concernant Dieu dans le parcours du sujet. La séquence décisive canonique serait plus... décisive plus que les autres;

ii) chaque séquence du schéma narratif peut éclater et donner lieu à un schéma narratif complet ou défectif. En termes généraux, une partie peut soit subsister à l'état de partie, soit venir s'inscrire comme le terme ab quo d'une totalisation. Ainsi, la séquence de la "teinture" dans le parcours de l'abjet peut demeurer telle quelle ou donner lieu à une amplification narrative qui reconnaîtra les moments d'un schéma narratif;

iii) une épreuve peut être dédoublée ou effacée. La prégnance de la moralisation explique sans doute la présence de deux parcours de l'objet: celui de l'abjet et celui de l'adjet. Par ailleurs, nous avons noté - à moins d'une erreur de notre part - l'effacement relatif de la séquence glorifiante au niveau de l'ensemble du texte. Mais en vertu du point précédent, ceci n'interdit pas l'enregistrement de séquences glorifiantes en quelque sorte régionales: la *connexion* dans le parcours du sujet, la *teinture* dans le parcours de l'abjet, l'*inspiration* dans le parcours de l'adjet. C'est en ce sens que nous prétendons prendre quelque distance avec l'exigence de non-contradiction et que nous croyons pouvoir affirmer, sans aussitôt sentir le sol se dérober sous nos pieds, qu'il y a et qu'il n'y a pas de séquence glorifiante: il y a des séquences glorifiantes circonscrites, ou intenses, et il n'y a pas de séquence glorifiante générale, ou extense.

Par là, la description se sauve de l'ennui puisqu'elle a à connaître comme une effervescence, un bouillonnement narratif. Plus sérieusement, sur le plan théorique, nous discernons les conditions d'une médiation entre le schéma narratif et l'usage narratif, mais faute de place nous nous en tiendrons là.

## 6. Pour finir

En premier lieu, nous aimerions marquer que notre lecture a, au passage, marqué les tensions singulières que la pensée alchimique a elle-même nouées ensemble: «Dans cet aphorisme [celui de Marie la Prophétes-

se], entre les chiffres impairs de la dogmatique chrétienne s'insèrent les chiffres pairs qui signifient le féminin, la terre, le monde souterrain, le mal lui-même». <sup>43</sup> Elle a marqué que la pensée alchimiste s'est efforcée de penser moralement les opérations matérielles et matériellement les opérations morales, d'accorder le dogme chrétien et ses propres préoccupations mythico-pratiques ou pratico-mythiques. Mais c'était là le moins qu'elle puisse faire.

Mais nous voudrions prendre cette convergence comme objet de réflexion, c'est-à-dire comme objet d'étonnement, en nous donnant la question: *comment cela est-il possible?* Une analogie étant dûment reconnue entre  $a_1$  et  $a_2$ , sa résolution est susceptible de deux traitements opposés:

i) ou bien  $a_1$  et  $a_2$  se ressemblent immédiatement l'un l'autre, et nous sommes en présence d'une problématique intertextuelle simple, ayant pour pivot, attracteur ou repoussoir, la formule bien connue: *post hoc ergo propter hoc*.

ii) ou bien  $a_1$  et  $a_2$  se ressemblent médiatement l'un l'autre parce qu'ils ressemblent à un troisième terme, plus général: A. La ressemblance intertextuelle entre  $a_1$  et  $a_2$  est dirigée par une ressemblance entre deux relations intratextuelles:  $R[A-a_1]$  et  $R[A-a_2]$ . Si ces deux relations sont reconnues identiques, alors la ressemblance entre  $a_1$  et  $a_2$  sera affirmée.

Le questionnement se précise. L'interrogation vague: *comment cela est-il possible?* se retire devant cette autre: *comment reconnaître l'élément A?* L'énonciateur affronte certaines alternatives générales et qui sont telles parce qu'elles sont génératrices de valeurs. En ce qui concerne les opérations de "traitement de la matière", ce sont principalement le tri et le mélange; en ce qui concerne le façonnement des substances, la fermeture et l'ouverture; enfin, puisqu'il est moins question de substances que de dynamiques, la concentration et l'expansion.

opérations matérielles	base figurale	base valuative
tri	fermeture	concentration
mélange	ouverture	expansion

Chacune de ces approches peut faire l'objet d'une prédication de la part des deux autres: le tri est fermant et concentrant, la fermeture est trieuse et concentrante, la concentration est trieuse et fermante, et ainsi de suite... Le sujet, individuel comme collectif, trouve devant lui deux régimes ultimes, suprêmes de la valeur: l'*absoluité* et l'*universalité*, l'ab-

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 33. Cette liste est loin d'être exhaustive puisqu'elle ne comprend pas les oppositions *chaud/froid, humide/sec, volatil/compact, actif/passif*,...

soluité qui inspire et guide les opérations de tri, l'universalité qui inspire et guide les opérations de mélange. Cette tension se lit d'entrée dans notre texte: absoluité du Père en qui "demeure l'éternité", universalité du "Fils et du Saint-Esprit", et elle organise les différents algorithmes de "traitement de la matière" que nous avons rencontrés. En hommage à Saussure, nous aimerions dire qu'un système de valeurs doit décider et faire savoir s'il choisit, pour les grandeurs qu'il manipule, l'état *autophongue*, intensif, attaché au tri ou l'état *symphongue*, extensif, attaché au mélange: convient-il de sacrifier la pureté intensive et rétensive que vise le tri? ou bien, au contraire, d'accepter de profaner cette pureté en la mélangeant en un premier temps à d'autres substances, mais pour l'étendre en un second temps: visée cette fois extensive et détensive.

Mais Saussure ne nous offre pas seulement une commodité terminologique appréciable. Si nous convenons d'ériger en axiomes de la sémiotique l'arbitrarité et la linéarité saussuriennes, et non de les réserver à la qualification du seul signe linguistique, la portée de l'enseignement de Saussure peut être étendue:

i) l'arbitrarité n'est pas une propriété des grandeurs, mais de la relation entre grandeurs: l'arbitrarité n'appartient pas plus à l'absoluité qu'à l'universalité, mais à ce mot faussement minuscule qui les relie: absoluité *ou* universalité? Rien ni personne n'a été, n'est, ne sera en mesure de donner jamais une raison sérieuse, inattaquable, définitive, de préférer l'absoluité à l'universalité, la fermeture à l'ouverture, la concentration à l'expansion,<sup>44</sup> l'arrêt du temps au libre cours du

<sup>44</sup> Dans son étude, Fr. Bastide distingue quatre paires d'oppositions: [amorphe *vs* structuré], [discret *vs* compact], [expansé *vs* concentré], [simple *vs* composé], mais la question qui se pose est de savoir si ces d'oppositions ont la même valeur, c'est-à-dire la même importance ou le même intérêt. Notre sentiment personnel est que la paire [expansé *vs* concentré] a le pas sur les autres dans la mesure où les opérations de mélange et de tri - qui sont les répondants respectifs de l'expansion et de la concentration - ont elles-mêmes le pas sur les autres opérations.

Ce qui conforte ce sentiment personnel - en lui-même insuffisant pour trancher - ce sont deux indications fournies par le texte de Fr. Bastide:

i) A propos de la paire [expansé *vs* concentré], elle insiste elle-même sur le fait suivant: "Il faut avouer que nous avons beaucoup hésité avant de poser cette catégorie" (étude citée, p. 16) mais dans une perspective immanente - la moindre? - cela ne revient-il pas à considérer que cette paire est d'un autre ordre, mais qu'est-ce qu'une différence d'ordre sinon une différence modale? et qu'est-ce qu'une différence modale sinon une *inégalité discursive* qui fait que l'extension du *régissant* est supérieure - au plan du contenu - à celle du  *régi*.

ii) en second lieu, dans le cas des recettes étudiées, la paire [discret *vs* compact] est donnée comme "*hiérarchiquement supérieure aux autres*", mais les opérations alchimiques sont des recettes sans l'être: elles visent le seul dégagement de substances, mais précisément dans la mesure où, selon Jung, "*d'un point de vue chimique, la plupart [des textes] sont absurdes*", dans la mesure où l'imaginaire alchimiste tint pour secondaire l'absence de résultats, on peut considérer que la recette est conditionnée tandis que l'opération alchimique est, sous ce même rapport, inconditionnée et que l'expansion par voie de mélange et la concentration par voie de tri deviennent dans ce cas prioritaires.

temps,<sup>45</sup> et c'est par là que la subjectivité, sinon la subjectalité, de la sémiotique trouve son ancrage sans qu'on puisse trancher la question de savoir si elle est délibérée ou provoquée: le sujet projette-t-il dans la sémiotique les contraintes qui le singularisent? ou bien en présence de ce qui ressemble fort à un fait accompli, à une mise en demeure, sommé de choisir puisque le choix entre choisir et ne pas choisir ne lui a pas été concédé, il s'engage dans l'une ou l'autre de ces "voies royales" de la sémiotique.

ii) l'arbitrarité procure à la linéarité sa direction en ce sens que le terme perdu, du fait de cette tyrannie du *ou*, revient avec valeur de manque, c'est-à-dire que la linéarité est dirigée par la quête du *et*.<sup>46</sup> L'arbitrarité fournit à la linéarité son principe, sa motion, dans la mesure où la contention immanente au *ou* a vocation à la détension. La commutation entre *ou* et *et* nous apparaît comme un des secrets du temps: *ou* ferme, retient, interrompt le cours, le train du temps, que *et* ouvre, relâche, relance.

Du point de vue tensif, *le paradigmatique et le syntagmatique sont en raison inverse l'un de l'autre*: le paradigmatique, en vertu du verrouillage qui le définit et dont l'expression théorique achevée est certainement le binarisme jakobsonien, procure au syntagmatique son *objet*, c'est-à-dire non pas une "chose" naïve, mais un espace - celui-là même du *ou* - à passer, un cours à parcourir sinon à... discourir, un potentiel à dépenser.

Si nous revenons vers notre interrogation liminaire: comment les alchimistes ont-ils pu envisager de penser ensemble ou pareillement le

<sup>45</sup> Réfléchissant aux conditions de ce qu'il appelle une "sémiotique intégrée", H. Parret considère que cette sémiotique devrait mieux "comprendre" les cinq points suivants: la subjectivité, la rationalité, l'intentionnalité, la modalisation et la déictisation. Sans nous engager dans une discussion réglée, nous aimerions souligner que, en concordance avec l'affirmation de Parret pour qui "*la pragmatisme de la sémiotique devrait restaurer la subjectivité comme l'ensemble des conditions de production de la sémiotique*", le point à résoudre est la dépendance de la rationalité, de l'intentionnalité, de la modalisation, et de la déictisation à l'égard de la subjectivité. Ce que l'analyse de la quatrième parabole suggère, c'est la *dépendance de la rationalité à l'égard de la subjectivité*: s'il n'existe pas de valeurs, mais seulement des régimes de valeurs, des valorisations, des transvaluations, c'est-à-dire des prises en charge - illusoirs ou sans illusion - d'un arbitraire inexpugnable, ces opérations évaluatives sont tout ce qu'elles peuvent être, c'est-à-dire des rationalisations, accordant sans doute au raisonnable mais certainement non au rationnel "en soi", au rationnel pur et dur (H. Parret, *Empreinte pragmatiste, attitude pragmatique et sémiotique intégrée*, in G. Deledalle, *Foundations of semiotics*, Amsterdam/Philadelphia, John Publishing Co., 1989, pp. 277-296).

<sup>46</sup> Dans le onzième chapitre des *Prolégomènes*, Hjelmslev introduit, sans trop d'ailleurs préciser sa place dans l'économie de la théorie, la tension fondatrice associant *et* à *ou*: "*Une autre distinction, essentielle pour la théorie du langage, est celle qui existe entre la fonction «et... et» ou «conjonction» et la fonction «ou... ou» ou disjonction. C'est sur elle que se fonde la distinction entre processus et système: dans le processus, dans le texte, se trouve un et... et, une conjonction, ou une coexistence entre les fonctifs qui y entrent. Dans le système, au contraire, existe un ou... ou, ou une disjonction ou une alternance entre les fonctifs qui y entrent*" (op. cit., p. 52).

traitement de la matière et le traitement de l'âme? nous sommes tenté de répondre - bien que cette réponse dissimule une question - que dans l'économie de la signification, dans la machinerie du sens,<sup>47</sup> les différents régimes figuraux:

i) tensif: rétion ou détension?

ii) topologique: fermeture ou ouverture?

iii) valuatif: concentration ou expansion?

imposent une orientation, une *direction* des contenus figuratifs - ici le dogme chrétien et les doctrines alchimistes - par ces contenus figuraux en vertu de cette raison invincible que les seconds sont moins nombreux que les premiers, ou comme l'écrit Hjelmslev dans les *Prolégomènes*, parce que les contenus figuratifs appartiennent à des classes ouvertes et les contenus figuraux à des classes fermées<sup>48</sup> et que cette inégalité serait au train de la signification ce que la différence de potentiel est au courant électrique: sans cette inégalité constituante, la signification pour ainsi dire nous filerait entre les doigts - encore que l'assertion de cette fuite du sens appartienne encore au sens... En définitive, si le discours théologique et le discours alchimique sont concordants, se ressemblent, c'est que l'énonciateur, parmi les possibilités catégoriales, a fait prévaloir le mélange sur le tri, l'ouverture sur la fermeture, l'expansion sur la concentration. Par voie de conséquence, deux contenus sémantiques étrangers sont en mesure, dès l'instant qu'ils tombent sous le contrôle des mêmes régimes figuraux, de se métaphoriser, partiellement ou totalement, l'un l'autre.

Sous ce rappel des positions épistémologiques de la sémiotique, une dernière question-objection peut-être envisagée: en quoi notre effort interprétatif se distingue-t-il, par exemple, de celui de Jung le quel aperçoit dans l'alchimie l'activité de l'"inconscient": *"Il doit être maintenant suffisamment clair que, depuis les temps les plus anciens, l'alchimie a présenté un double aspect: d'une part, l'oeuvre pratique, chimique, dans le laboratoire; d'autre part, un processus psychologique, pour une part conscient c'est-à-dire consciemment psychique, et pour une autre part inconscient, projeté et perçu dans les processus de transformation de la matière"*.<sup>49</sup>

Autrement dit, les entreprises interprétatives seraient-elles désespérées? désespérantes? Une entreprise interprétative consiste-t-elle à introduire - sous prétexte de le comprendre... - dans le discours commenté les préoccupations, les bizarreries, les "idées fixes" propres au discours commentant? Ici l'inconscient jungien, là l'inconscient freu-

<sup>47</sup> La sémiotique greimassienne donne à ce dispositif le nom de "parcours génératif de la signification", cf. A.J. Greimas & J. Courtés, *Sémiotique I - dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, op. cit., pp. 157-160.

<sup>48</sup> L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., p. 87.

<sup>49</sup> C.G. Jung, *Psychologie et alchimie*, op. cit., pp. 348-349.

dien, hier la lutte des classes, aujourd'hui la violence mimétique, enfin pour ce qui nous concerne l'imaginaire sémio-linguistique?

Deux réponses peuvent être sommairement ébauchées. La première consiste à reconnaître que sans cette pluralité la passion interprétative serait sans objet et sombrerait bientôt dans la paraphrase. La seconde rejoint - curieusement - en partie l'attitude des alchimistes concernant le rapport entre l'objet et l'instrument: ce dernier, loin d'être neutre, affecte l'objet parce qu'il l'informe, le modalise. Le couteau saisi modalise tel ingrédient comme "à couper", "à ouvrir" ou "à éplucher". De même, les opérations de mélange et de tri - dont nous nous sommes efforcé de montrer la pertinence pour la quatrième parabole - "sont" dans la langue, "sont" peut-être la langue si le mélange reproduit bien la *sunagôgê* et le tri la *diairesis* évoquées plus haut par Cassirer. Ainsi, relativement au "conflit des interprétations", la sémiotique - nous préférons personnellement parler de pari sémiotique puisque l'entreprise est en cours - entend se situer au niveau (figural) des "figures" tandis qu'il nous semble que les entreprises interprétatives que nous avons mentionnées se situeraient plutôt au niveau (figuratif) des "signes". La différence nous semble la suivante: la sémiotique légitime - parce qu'elle vise le discernement des *possibles* - les critiques d'ordre figuratif qui la contestent, tandis que la réciproque pour l'instant fait pour l'instant défaut: aucune des entreprises interprétatives, sinon peut-être la psychanalyse freudienne, ne paraît en mesure de prendre au sérieux les contraintes sémio-linguistiques qui façonnent leur propre discours et de voir en elles autre chose que des expédients.